

Un an après les attaques terroristes de Paris, un survivant du **Bataclan** apprivoise son drame en bande dessinée dans une œuvre hautement cathartique
Page F 12

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

CAHIER F • LE DEVOIR • LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 NOVEMBRE 2016



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«L'être humain est une créature monstrueuse éminemment dangereuse, cent fois plus que n'importe quel fauve. C'est incroyable le mal qu'il peut faire à l'humain et à la nature», explique Serge Bouchard.

RENCONTRE

Les yeux tristes de Serge Bouchard

L'anthropologue n'aime pas son époque, mais déclare son amour à la race humaine dans *Les yeux tristes de mon camion*

MANON DUMAIS

«Comment allons-nous, monsieur Bouchard?» Un silence suivi d'un soupir puis d'un haussement d'épaules. Au fond de son œil bleu perçant, on cherche une quelconque lueur d'espoir. «Il n'y a pas de réponse à ça... mais quand on regarde la société évoluer comme je l'ai vue de mon enfance à aujourd'hui, qu'on vieillit,

qu'on a fait un métier toute sa vie, il n'y a aucune raison d'être de bonne humeur pour toutes sortes de raisons», avance Serge Bouchard avec sa belle voix grave, cette voix qu'on a l'impression d'entendre dans cette trentaine de courts essais formant *Les yeux tristes de mon camion*.

«Où sont passés la sagesse, les rêves, les espoirs? Quel est le projet de la société québécoise? À part le calcul comptable, la dette publique, la croissance, il n'y en a pas, de projets!» constate-t-il.

Serge Bouchard ne s'en cache pas. Il est pessimiste. Et las. Las de cette société de performance où la qualité, la durée et la réflexion ont fait place à la convivialité, à la spontanéité et à la légèreté. Selon ses dires, l'homme de 69 ans apparaitrait à cette es-

pèce qu'on ne désire plus.

«À la radio, on est à la capsule, le ton doit être plus haut et le rire, omniprésent. Les émissions locomotives de Radio-Canada sont des émissions d'humour. Ce rire est un symptôme très sérieux: nous ne sommes plus une société de contenu. Les experts disent que les gens ne veulent pas de contenu parce qu'ils refusent la durée. Je suis la preuve vivante que cela est totalement faux. Si tu es intéressant, tu peux l'être pendant une heure.»

Sombre présent

Fort de son regard lucide d'anthropologue, Serge Bouchard devine que l'on ne qualifiera pas notre époque de formidable dans un futur lointain. «C'est une époque difficile, probablement pleine de promesses, mais pour le moment, pleine d'interrogations, de culs-de-sac, de souffrance. On a inventé la télévision dans les années 1930, mais on ne sait pas encore comment en faire. Alors, avant qu'on sache quoi faire avec Internet...»

Nostalgique ou nostalgiste? «Je ne vois pas la différence.

J'ai toujours fait la promotion positive de la nostalgie en disant que nous sommes des êtres forcément nostalgiques. Si tu respectes la durée, si tu la sens, tu ne peux pas éviter la nostalgie. Voyons donc! La nostalgie, c'est le pays de ton enfance, un territoire que tu ne pourras plus retrouver jamais, jamais, jamais. Nous sommes tous des exilés à cause de la temporalité. Nous devrions tous nous tenir la main, nous dire: "Ce que tu vis, je le vis, tout le monde le vit."»

Hélas! cette solidarité qu'il souhaite ne semble pas être au programme. «On n'est pas capable de parler à la jeunesse ni à la vieillesse. La crise identitaire n'est pas seulement nationale ou culturelle, elle est individuelle: qui sommes-nous, que voulons-nous, qui sont nos enfants? Je ne crois pas que ce ne sont pas nos premiers sujets comme société.»

À quelques jours de la victoire de Donald Trump, Bouchard se désole que l'humanité ne retienne rien de son histoire: «S'il y a une leçon avec ce qui se passe aux États-Unis,

VOIR PAGE F 14: BOUCHARD



TIFFET

DISCOURS ÉPISTOLAIRE

L'art perdu de la lettre d'amour

La littérature reste un territoire propice à l'expression du désir de l'autre

FABIEN DEGLISE

Paris, le 18 septembre 1995. «Mon amour, cela fait si longtemps que je n'ai pas écrit ces deux mots. Les dire est bon, mais les mettre sur ce papier pour toi me donne un plaisir si fort... que je crois bien que je recommencerais. Je suis installé dans la chambre devenue bureau. Ta présence est là. Je l'aime et je t'aime.»

C'est une brique de 1276 pages envoyée dans la gueule d'un présent qui semble vouloir cultiver la haine, la violence, l'intimidation, la misogynie... Une brique contenant des centaines de lettres d'amour envoyées pendant plusieurs décennies par l'ancien président français François Mitterrand à sa maîtresse Anne Pingeot, toutes empreintes de désir, de passion, de respect et de culture. «Ce sont les fleurs de la confiance, mon Anne déchirée — et tant et tant aimée.» «Tu sais que je t'aime. Tu sais que je pense à toi. Tu sais que j'ai déjà mal de toi, mon amour. Tu sais que je suis, François, le tien.»

Sortie de l'intimité d'une romance pour finir dans un livre, *Lettres à Anne* (Gallimard), correspondance d'un amour interdit — rappelons ici que François Mitterrand était marié à Danielle, qui ne devait jamais être loin de lui lorsqu'il écrivait tous ces mots à Anne —, se rappelle à nous aujourd'hui comme un anachronisme qui met en relief un art perdu, celui de la lettre d'amour manuscrite et envoyée par courrier ou messenger à sa douce, art que l'hyperconnexion numérique des rapports humains tout comme l'approche utilitariste des relations sentimentales semblent avoir, au pire anéanti, au mieux muté ailleurs.

«C'est une correspondance volumineuse, de type littéraire, comme il ne s'en fait plus, admet à l'autre bout du fil Marie-Andrée Beaudet, du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) de l'Université Laval qui, avec Mylène Bédard, vient de publier un ouvrage collectif sur le XIX^e siècle québécois à travers ses discours épistolaires (Nota Bene). François Mitterrand était un grand homme, un homme cultivé, avec un niveau de culture dans sa correspondance qui ajoute à l'intérêt de ces lettres. Oui, aujourd'hui, le support, la forme, le style de ces échanges ont changé, mais le besoin de se dire à l'autre, comme Arthur Buies l'a fait au XIX^e dans sa correspondance avec sa jeune fiancée Mila, le besoin de rejoindre l'autre par l'écrit, est toujours là. Il est universel, intemporel, et certainement de plus en plus nécessaire à nourrir et à cultiver à une

VOIR PAGE F 2: AMOUR

Lire aussi pour confronter la passion à la haine • Le prix de la chose: éloge cru de la tendresse Page F 4
Les méandres de l'adultère, depuis Londres et Montréal Page F 10
L'amour des livres et de la littérature vu par Christian Desmeule Page F 11
Aimer au féminin, aimer au masculin Page F 14



Antidote 9

Correcteur avancé • Dictionnaires riches et complets • Guides linguistiques clairs et détaillés
En français ou en anglais, Antidote est l'arsenal complet du parfait rédacteur. Que vous rédigez une lettre, un courriel, un rapport ou un essai, cliquez sur un bouton et voyez s'ouvrir un des ouvrages de référence parmi les plus riches et les plus utiles jamais produits. Si vous écrivez à l'ordinateur, Antidote est fait pour vous.

www.antidote.info

 **Druide**

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

POÉSIE

Les sursauts écolos de Toino Dumas

Son *Animalumière* est un acte de foi, un plaidoyer pour la vie lucide

HUGUES CORRIVEAU

On n'est pas certain que Toino Dumas soit le nom réel de cette écrivaine qui signe ses œuvres ou collaborations de nombreux hétéronymes, dont Jacquo Ademas, Cécile Lou et, plus récemment, Antoine Dumas. C'est en effet sous ce nom qu'elle a publié *Au monde inventaire* (éditions du Passage, 2015) dont nous avons rendu compte ici même avec enthousiasme. Son présent *Animalumière* est un acte de foi, un plaidoyer pour la vie lucide, un sursaut écolo, très certainement emporté par un besoin de déconstruire les noirs desseins de la fatalité.

Il ne s'agit pas de béatitude, mais d'une connaissance à vif de ce qu'est l'acte d'appréhender ce qui se vit. Or, c'est à travers le mot « lumière », dont l'usage récurrent dans le recueil ne se compte plus, qu'elle part en quête de sens. Sous le noir, la beauté et la laideur; sous la clarté, quelques éclats de vie ou de mort.

« La lumière est la somme des états du monde, alluions des désirs sans territoire et des pesantes peurs »

Toino Dumas, dans *Animalumière*

Ainsi, au recto de la vision, parfois teintée de bonheur: « il y avait une lumière douce comme savoir que mon père est dans l'autre pièce à faire n'importe quoi / il y avait une lumière tranquille et instable, ne tenant pas à grand-chose, mais qui me collait aux paumes, un miel de tilleul plus clair que le curcuma / c'était visiblement une fin, une chance verte. » Au verso, « la lumière est la somme des états du monde, alluions des désirs sans territoire et des pesantes peurs ».

Sous cette poésie, on saisit un intense désir d'innocence, une remise à nu des perceptions, des visions comme des actions, alors que la poète

cherche à se défaire des habitudes trop loquaces qui font du bruit, qui brouillent, qui provoquent « à chaudes larmes la chandeleur ». Malgré tout, ce réalisme entre en conflit avec le rêve idéaliste d'un amour trop beau.

Voici un recueil où la concentration même entre l'acuité du regard et la cécité qui en découle ne propose pas de solution mais s'offre comme état de conscience. « Et si la suite est une rengaine avec de vieux os et du bois de mer, avec le sel et plus aucun souvenir de la ville / et si pour continuer on doit défaire le coton de sa chemise et vivre avec sa faim, façonner de minuscules lueurs

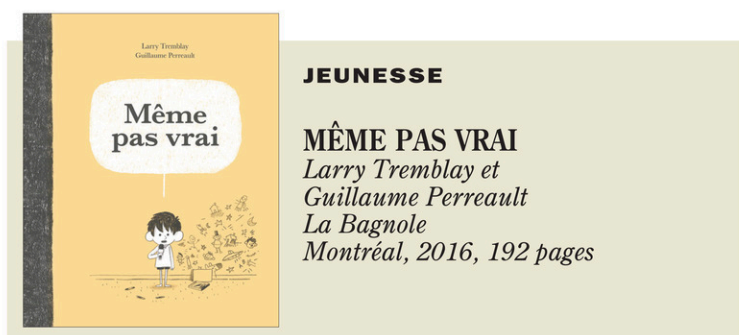
avec presque rien et quasiment n'importe quoi / alors qu'ainsi soient nos vies et nos chants, radeaux et cabanes, histoires et poèmes. »

La lumière en effet, mais aussi les trois autres éléments, impérative voie d'accès à toutes les contradictions qui fouissent le cœur de la poète, elle qui veut s'orienter dans le grouillant univers qui foisonne devant elle. En fait, elle cherche « mille moyens pour se garder lumineuse et terroriste au sein des villes ».

Ce recueil est animé par une double tension qui le propulse à la fois du côté sombre qu'irriguent les désespérances et du côté clair où les « survivantes » donnent à penser qu'une suite est possible pour la parole.

Collaborateur
Le Devoir

ANIMALUMIÈRE
Toino Dumas
Le Léopard amoureux
Montréal, 2016, 82 pages



« Bonjour. Je m'appelle Marco. J'ai sept ans et demi avec des poussières. Comme dit mon grand-père quand on lui demande l'heure. Il répond toujours: "Il est cinq heures et des poussières." Il y a toujours de la poussière sur la montre de mon grand-père. » Marco a mille et un commentaires et tout autant de questions à poser sur le monde qui l'entoure. Il avance dans sa vie de petit garçon avec toute la force, l'amour et l'imagination que ça prend pour comprendre et vivre le réel. C'est ce que Tremblay nous livre à travers le quotidien de ce personnage entouré d'une faune qui sait alimenter ses réflexions. Ses parents, sa petite sœur toute neuve qui a « le visage frisé comme chou », son amie Gina qu'il voudrait parfois rayer de sa vie, sans compter son chien qui porte un nouveau nom tous les jours. A la jonction entre l'album et la bande dessinée, ce premier livre jeunesse pour l'auteur de *L'impureté* témoigne d'une grande sensibilité. Les nombreuses réparties mélangent délicieusement l'absurde, la candeur, l'insouciance, et font ressortir l'authenticité de Marco. Le style délicat de Guillaume Perreault, fait d'un trait noir tout simple sur fonds blancs, de quelques détails posés là où il faut, accompagne habilement ce charmant récit.

Marie Fradette



Larry Tremblay

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

AMOUR

SUIITE DE LA PAGE F 1

époque où les excès de haine et de conflit, « ne permettent plus de voir l'amour de la même façon ».

Ca, c'est l'artiste Francis O'Shaughnessy qui le dit, lui qui vient de terminer un doctorat en pratique des arts à l'UQAM sur le haïku performatif et le renouvellement de la lettre d'amour. « Une lettre d'amour, ce n'est pas un texto, pas un "je t'aime" accompagné d'un numéro de téléphone sur un bout de papier, estime-t-il. C'est le défrichement du chaos que tu as dans la tête pour comprendre ce qu'est l'amour pour soi et ce qu'est ton amour pour l'autre. »

Deux profils
et des étoiles

« Anne, mon amour, c'est matin: je suis là, seul, la nuit tombe, Bécaud chante "Nathalie", mes doigts sentent le géranium que je viens de couper, quelques tomates, un melon, un yaourt ont composé mon dîner [...], écrit le futur président à sa maîtresse, un soir de juillet 1965, sur l'enveloppe j'ai déjà écrit Anne Pingeot, Lohia, je suis là, seul, et toi tu sors

d'Ametsa, peut-être es-tu dans ta chambre, peut-être entends-tu Ferré ou Aragon [...], peut-être, et nous sommes là, Anne et François, chacun de son côté, à distance de cent pins, de deux routes et d'une brasse d'air qui se hâte de passer par les gammes du bleu jusqu'aux marges du noir, et pourtant,

« Une lettre d'amour, [...] c'est le défrichement du chaos que tu as dans la tête pour comprendre ce qu'est l'amour pour soi et ce qu'est ton amour pour l'autre »

Anne mon amour, [...] j'aurais aimé, aimé, aimé dormir sur la plage avec toi, j'aurais aimé, aimé, aimé de profil avec ton profil regarder les mêmes étoiles du même ciel... » Autre temps. Celui où les leaders politiques ne se vantaient pas en public d'attraper les femmes par autre chose que la romance et l'esprit, celui aussi où la conquête prenait des chemins hautement plus aériens que celui d'un doigt s'agitant sur l'écran d'un téléphone pour magasiner le programme sexuel de sa soirée.

« L'amour est entré dans une logique de consommation, dans des rapports utilitaires, dit M. O'Shaughnessy. Si la poésie des états affectifs était davantage recherchée pour arriver à quelque chose de mieux entre deux personnes, ce serait déjà beaucoup mieux. La lettre prouve que tu veux exister avec la personne à qui tu t'adresses. Cela pose les bases d'un rapport déjà beaucoup plus positif. »

Un esprit
permanent

La lettre d'amour pour stimuler plus de respect: le numérique est loin d'être un frein à la chose, estime Benoît Melançon, prof de littérature, animateur du blogue L'oreille tendue, dont l'éditeur Del Buso vient de publier, dans un livre en papier, plusieurs belles feuilles. Il est aussi un spécialiste des relations épistolaires. « Sur papier, la lettre d'amour est effectivement en voie de disparition, mais elle est, dans le vaste éventail de communication à notre disposition, devenue autre chose, de plus étonnant par rapport à la tradition, mais qui témoigne toutefois d'une perma-

nence, dit-il. Qui pourrait dire que le courriel amoureux est moins amoureux qu'une lettre d'amour? »

Preuve que l'amour existe encore, en format numérique comme ailleurs, l'homme fait référence à « l'effet Cyrano » identifié par une chercheuse française en sciences sociales pour qualifier une pratique singulière: des jeunes aujourd'hui demandent de l'aide autour d'eux pour écrire des textos amoureux et s'assurer de l'efficacité de leur message auprès de la personne ciblée, comme le fait Cyrano avec Christian pour atteindre le cœur de Roxanne dans la pièce d'Edmond Rostand. Une assistance littéraire qui, si elle devait se répandre et s'incruster dans le présent, pourrait bien finir un jour par façonner une autre brique, envoyée dans le futur au visage d'un autre présent.

Le Devoir

LETTRES À ANNE
1962-1995
François Mitterrand
Gallimard
Paris, 2016, 1276 pages

En librairie le 16 novembre

LES ALLUSIFS

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2016

16 AU 21 NOVEMBRE

SÉANCES DE DÉDICACES

LES ALLUSIFS STAND 260

LESALLUSIFS.COM

PAN BOUYOUCAS
Le mauvais œil
Samedi 19 novembre de 16 h à 17 h

ÉRIC ILHAREGUY
Moussaka
Vendredi 18 novembre de 20 h à 21 h
Samedi 19 novembre de 16 h à 17 h

CLAIRE LEGENDRE
Le nénuphar et l'araignée
Samedi 19 novembre de 16 h à 17 h

L'instant même fête ses **30 ans**

Venez rencontrer nos auteurs au
Salon du livre de Montréal
Nouvelles, romans, théâtre, essais

Espace
DimediaStand
402

Ludovic Fouquet, Robert Faguy
Kevin McCoy, Marcel Gaumont
Jean-Pierre Girard, Jean-Denis Baudoïn
Elizabeth Gagnon, Hugues Corriveau
Martin Gignac, Jean-Marie Lanlo
Chantale Gingras, Steve Gagnon
et Monique Vaillancourt-Lelièvre

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ENTREVUE

Déconstruction des fictions en zone meurtrie

En Afghanistan, Deni Ellis Béchard pose un regard critique sur l'humanitaire et ses contradictions

DANIELLE LAURIN

« Mon livre est une critique de l'impérialisme et du colonialisme en marche en Afghanistan », avance Deni Ellis Béchard en parlant de son troisième roman, *Dans l'œil du soleil*. C'est en tant que photoreporter indépendant qu'il s'est rendu en Afghanistan en 2009. Mais il n'a pas tardé à trouver là matière à roman.

En tout, il a passé huit mois, entre 2009 et 2014, à Kaboul. Sans protection, sans garde du corps. Son travail de journaliste et de photographe non seulement lui permettait de survivre financièrement, mais lui servait de sésame pour approcher les gens et approfondir sa connaissance du terrain.

L'Irak, l'Inde, le Congo... L'écrivain de 42 ans, né à Vancouver d'une mère américaine et d'un père québécois, parcourt la planète depuis de nombreuses années. Il ne se décrit pas pour autant comme un nomade, non plus comme un aventurier. « Je ne fais pas les choses pour l'aventure. Je voyage par curiosité intellectuelle. Je veux comprendre. Je suis allé en Afghanistan parce que je voulais comprendre ce qui se passe là-bas, comprendre la guerre. »

Ce qu'il a compris dans un premier temps, c'est à quel point la situation là-bas est complexe. Mais surtout: « J'ai compris combien on a été ignorants, les Canadiens et les Américains, quand on a débarqué là-bas. Et je pense qu'encore au-

jourd'hui, même après 10 ans de guerre, on demeure ignorants de la culture afghane. Comment voulez-vous, dans ce cas, gagner une guerre, aider à reconstruire un pays? »

Dans *l'œil du soleil* nous conduit au milieu de la guerre en Afghanistan, 10 ans après le 11 septembre 2001. L'auteur prend comme point d'observation un groupe d'expatriés qui exercent différents métiers là-bas: travailleur humanitaire, journaliste, mercenaire...

Le Far West

Ce n'est pas pour rien qu'il a choisi cette posture comme romancier. « Lors de mon premier séjour, j'avais l'impression, en observant les expatriés en fonction, de lire un livre portant sur l'Inde à l'époque de l'Empire britannique, avec l'homme blanc dans sa maison, entouré de serveurs du pays, qui servent d'intermédiaires entre les pauvres et les étrangers. »

Il voyait aussi des rapprochements avec les livres sur le Far West qu'il lisait en masse dans sa jeunesse. « On découvre de l'or quelque part, et tout d'un coup une ville apparaît, des gens arrivent de partout: des mercenaires, des missionnaires, des gens qui veulent devenir riches du jour au lendemain. A Kaboul, j'ai vu la même chose: des étrangers qui viennent de partout pour s'enrichir, prendre l'argent des organisations internationales et se réinventer. »

Il ne nie pas que certaines personnes soient bien inten-



Un médecin sans frontières sur le territoire afghan en 2015. Dans son roman, Deni Ellis Béchard a placé un groupe d'expatriés au milieu de ce pays en guerre, 10 ans après le 11 septembre 2001.

NAJIM RAHIM AGENCE FRANCE PRESSE



Deni Ellis Béchard

tionnées. Mais ce qu'il a vu surtout, insiste-t-il, ce sont des gens imbus d'eux-mêmes, pris dans leur propre histoire, qui fuyaient les problèmes rencontrés chez eux et le manque de sens dans leur propre vie, tout en se prenant pour des sauveurs messianiques.

Parmi les personnages qu'il met en scène dans son roman: Frank, un esseulé qui a connu la guerre du Vietnam avant de devenir homme d'affaires et qui fonde une école à Kaboul sans rien connaître de l'enseignement. Aussi: Clay, un ex-soldat au passé trouble et violent, devenu mercenaire.

Ajoutez à cela un enseignant dévot qui rêvait d'être soldat, une avocate féministe qui n'a jamais mis les pieds dans une zone de guerre et une journaliste casse-cou qui se vante de ses prouesses.

Créer une distance

Tout ce beau monde est vu par les yeux d'une jeune Japonaise qui a l'ambition de devenir écrivaine. C'est d'ailleurs à cette narratrice que Deni Béchard s'identifie le plus: « Elle essaie de reconstruire l'ordre du monde à travers un roman. De le déconstruire aussi. »

Et c'est une femme. « Elle me permettait de regarder les choses avec plus de distance, autrement. » L'auteur de *Vandal Love* et de *Remèdes pour la faim* convient que, dans ses jeunes années, on aurait pu l'associer davantage au personnage de Clay, figure extrême du mâle alpha dans son nouveau roman. « J'ai été élevé d'une façon très violente. Pendant toute mon enfance, les hommes mettaient en valeur la force et le pouvoir masculins. J'ai voulu par ce livre créer une distance avec tout ça, pour faire exploser les rôles traditionnels masculins-féminins. »

Au milieu de la faune étrange, un personnage trouble hante le récit: un jeune Afghane pré-nommé Idris. Il rêve d'émigrer aux États-Unis, mais le collège privé qu'il fréquente donne préférence aux filles, sous prétexte qu'elles sont moins favorisées dans la société afghane.

Idris est animé par un sentiment d'injustice. Nourri depuis l'enfance par la culture américaine, il se sent trahi. Comme bien des jeunes Afghans, selon l'écrivain-journaliste. « Ils ont grandi avec l'espoir que les narrations, les fictions américaines qui les nourrissent depuis 15 ans

d'occupation américaine, soient possibles pour eux aussi. Mais ils se rendent compte, à un moment donné, que c'est un cul-de-sac. »

Un livre sur les fictions qu'on se raconte sur nous-mêmes. Et sur les autres. C'est ainsi que Deni Béchard résume *Dans l'œil du soleil*, finalement.

Collaboratrice
Le Devoir

DANS L'ŒIL DU SOLEIL

Deni Ellis Béchard
Traduit de l'anglais par
Dominique Fortier
Alto
Québec, 2016, 554 pages

La bougeotte

« Mes premiers souvenirs d'enfance, c'est de regarder par la fenêtre, de voir loin et d'avoir besoin d'y aller... », raconte Deni Béchard, qui a grandi dans une famille pour le moins marginale: une mère hippie, ésotérique; un père voleur de banque qui a connu la prison et a fini par se suicider dans le plus grand dénuement à 56 ans. L'enfance de l'écrivain a été marquée par l'errance. Et par le goût du danger. « Il y a des personnes qui ont besoin de prendre des risques dans la vie, et je pense que je suis comme ça. J'ai grandi comme ça. » Ces temps-ci, il se verrait bien à Mossoul, en Irak. Il se dit très jaloux des journalistes qui couvrent les affrontements là-bas. « Mais qu'est-ce qui est le plus important? Que je reste vivant et que j'écrive les 20 livres que je projette de faire ou que je parte à l'aventure et que je meure? »

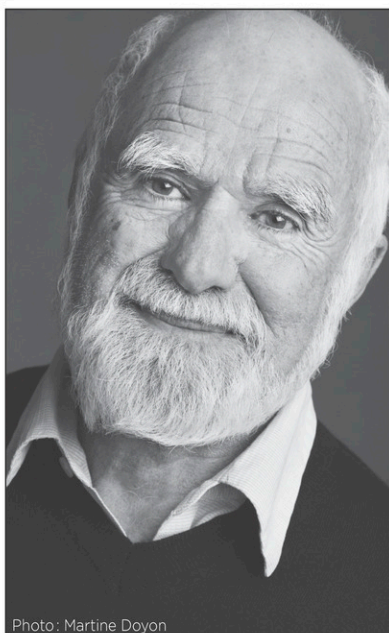


Photo: Martine Doyon

Claude Jasmin

récipiendaire du
prix Athanase-David
2016

Prix décerné à un écrivain pour
l'ensemble de son œuvre.
Toutes nos félicitations à l'auteur!



lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

La seule revue ENTIÈREMENT consacrée
à la LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.



Roman
Traduction
POLAR
RÉCIT
Nouvelle
POÉSIE
Études
littéraires
CONTE
Actualité

Abonnement papier et électronique:
www.lettresquebecoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

Soutenez notre revue
en abonnant un ami!



LE BORÉAL AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

36 auteurs
36 histoires
36 rencontres

Retrouvez
les auteurs
du Boréal au
STAND
405

Pour savoir
quand vos
auteurs seront
présents:

editionsboreal.qc.ca/SLM

Boréal



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

PREMIER ROMAN

Concordance des temps

Natalie Jean dessine dans *Imago* deux trajectoires qui se fondent en une vie commune

CHRISTIAN DESMEULES

L'amour? C'est peut-être quelque chose comme la rencontre, en temps et lieu, de deux désirs compatibles qui vont s'arrimer l'un à l'autre. C'est ce que semble nous dire Natalie Jean lorsqu'elle dessine, dans son premier roman, deux trajectoires qui se rejoignent juste au bon moment pour se fondre en une vie commune.

Illustratrice-graphiste de 32 ans, Joëlle Pellerin est enthousiaste à l'idée d'aller habiter bientôt avec son *chum*. On lui a souvent dit qu'elle avait trop d'imagination, mais elle n'aurait jamais cru en avoir suffisamment pour croire que l'homme qu'elle aimait la trompait avec sa meilleure amie — une surprise qui prend des proportions démesurées lorsqu'elle se rend compte que presque tous ses amis le savaient déjà.

Une double trahison à mettre au compte de sa « naïveté crasse », dira-t-elle. « *Naïveté crasse: pathologie provoquée par le port prolongé de lunettes roses; myopie volontaire; état de connerie de celle qui ne voit rien de ce qui se trame devant ses yeux. À côté de la description, il y a ma photo.* »

Encore pleine de ses fantasmes d'un amour rempli de possibles, lourde de cette vie à deux salement avortée, elle va saisir l'occasion d'un incendie dans son immeuble pour tout laisser derrière et aller s'installer à Québec, d'où elle est originaire.

Joëlle va en profiter pour faire page blanche et inscrire un désir tout en haut de la liste de ses envies: « *Aimer quelqu'un, qui m'aime.* » Ecorchée vive, elle va se donner le temps de renaitre — et d'abord à elle-même. « *Qu'est-ce que je fais? Je roule, je me promène, je regarde. Quand j'ai faim, je mange. J'appriivoise un royaume où j'ai décriminalisé la sieste. Je suis ce pèlerin qui a marché des jours dans une forêt obscure et raboteuse, pleine de roches et d'épines hirsutes, et qui, soudain, débouche dans une plaine radieuse semée de foin doux qui chatouille les mollets.* »



L'expérience amoureuse reste au cœur de l'univers romanesque de Natalie Jean.

FRANÇOIS VACHON LE DEVOIR

Max Rivière, 37 ans, veuf, porte lui aussi quelques cicatrices. Seul survivant de son monde effondré, lavé de toutes ses certitudes, partenaire dans une entreprise qui a moins besoin de lui, l'homme construit des cabanes dans les arbres, à l'image de celle démolie un jour par son père. Il échange le plus souvent possible l'agitation de Montréal contre la colline et le cabanon en ruine hérité de son père dans les Appalaches. « *On pense avoir enfoui les choses très loin en soi, mais elles sont toujours là, aux aguets, sous la peau.* »

Il y passe de plus en plus de temps, en compagnie de quelques chiens et d'un vieil homme qui y squatte, exhumant le passé à coup de bons et de mauvais souvenirs, caressant sans trop y croire un dernier souhait: « *Réussir à aimer encore.* »

Ces deux-là, qui sont tour à tour les narrateurs d'*Imago*, vont d'abord se croiser dans un train entre Montréal et Québec. Au fil de quelques mois, le hasard va s'y mettre et le temps fera le reste. Ils se cherchaient sans le savoir, ils vont s'aimer en toute conscience sous le signe de leur maturité. C'est l'histoire

d'une rencontre. Mieux: d'une convergence.

Après deux recueils de nouvelles où s'exprimaient sa sensibilité et son sens du détail, Natalie Jean fait ici le saut vers le roman. *Je jette mes ongles par la fenêtre* (L'Instant même, 2008) et *Le vent dans le dos* (Leméac, 2014) multipliaient les histoires de divorce et de renaissance féminine, les déambulations urbaines et les appels d'air. Ses personnages regardaient souvent Québec avec des yeux neufs, comme légers de leur innocence retrouvée.

Imago — un titre abstrait, pas très heureux — accumule lui aussi les instants du quotidien, porte une attention sensible aux détails et enchaîne les petites digressions. Une histoire comme beaucoup d'autres, à la limite du banal et de l'inédit, qui porte un regard sans passion débordante sur l'expérience amoureuse.

Tout est plutôt ici dans la manière: empreinte de délicatesse, organique, capable de dire oui à la vie.

Collaborateur
Le DevoirIMAGO
Natalie Jean
Leméac
Montréal, 2016, 272 pages

ENTREVUE

Une sombre histoire de putes

Joseph Elfassi fait de son premier roman l'éloge cru de la tendresse et de l'affection

FABIEN DEGLISE

Si ça continue comme ça, c'est peut-être la dystopie qui va nous tomber dessus: à force de se faire traiter comme des putes, comme des objets sexuels nourrissant une sexualité que les réseaux numériques et autres considérations sociales rendent de plus en plus utilitaire, les femmes s'organisent et décident de se faire payer pour chacune de leurs « prestations » charnelles.

Dans cette autre réalité sociale, les rapports sexuels sont tous enregistrés, documentés, facturés par une vaste organisation aux capacités de surveillance et de contraintes redoutables. Le suivi des paiements est serré. Et pas question pour les hommes de voler ce service dans la violence et l'absence de consentement: une substance chimique rend désormais le viol fatal à celui qui le commet, dans les minutes ou heures suivant l'acte forcé. La culture de l'agresseur n'est plus qu'un mauvais souvenir. Celui de la romance aussi.

Le premier roman du journaliste et blogueur Joseph Elfassi a une langue très crue et des scènes de baise intenses dont la froideur est inversement proportionnelle aux images sans ambiguïté qu'elles exposent. Tout un racolage, en apparence, puisant dans ces codes culturels qui banalisent la pornographie par la surexposition de capsules vidéo pixelisées, et qui porte

en lui une critique sociale fine d'un présent troublé. Un présent où les histoires de cul, en devenant de plus en plus tristes, sont en train de venir à bout de la romance.

« *Chaque génération a l'impression de redéfinir son rapport à la sexualité, expose l'auteur, à l'autre bout du fil. Nous avons une sexualité qui, fort heureusement, est plus libre qu'avant, plus permissive. Or, cette liberté, nous la conjugons aussi au temps du détachement, de la déshumanisation de l'autre. Pour rester libre, on se permet d'être froid, distant, de manquer de considération et de respect pour l'autre. Nous avons perdu certaines notions de tendresse et d'affection. Et c'est ce caractère utilitaire de l'autre et ses conséquences que j'ai voulu incarner dans ce bouquin.* »

Dans *Le prix de la chose*, la perte d'un visage, celui de Louis et de Myriam, sa « petite pute », pour reprendre le vocabulaire de ces quelques traqueurs de sexe qu'il dépeint, qui au terme d'un coït mécaniquement joué va, un jour, exiger 200 \$. La demande va surprendre, faire sourire, convoquer le mépris, puis faire basculer l'amant dans une réalité confondante où la balance du pouvoir sur la sexualité change radicalement de main. La chose s'appelle sobrement le « *Nouvel Ordre* ».

« *C'est un roman qui parle de la fin du privilège de la maîtresse* », dit Joseph Elfassi, qui, dans son récit court mais bien senti, réaffirme ainsi le pouvoir des femmes sur leur corps et ouvre cette perspective critique sur l'importance du consentement, du respect, de la poésie dans le rapprochement et le besoin de l'autre. À moins de vouloir se complaire dans un cadre qui soulage le corps, sans jamais vraiment pouvoir nourrir l'esprit. « *Sébastien, un ami de Louis, lui a révélé qu'il était terriblement soulagé depuis le Nouvel Ordre, parce que ça voulait dire que son habitude continue* »

n'était plus taboue, n'était plus secrète, n'était plus honteuse, que c'était maintenant une norme », raconte Joseph Elfassi, page 41.

« *Quand on se retrouve dans un contexte social où, en matière de sexualité, les solitudes se rencontrent, pour mieux se repérer aussitôt, cela crée des éloignements entre les hommes et les femmes, éloignements qui peuvent conduire à l'extrême, jusqu'aux abus* », dit-il, tout en reconnaissant avoir imaginé le pire dans son bouquin pour certainement espérer faire venir le mieux.

Le Devoir

LE PRIX DE LA CHOSE
Joseph Elfassi
Stanké
Montréal, 2016, 120 pages

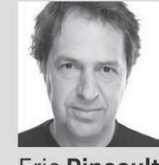
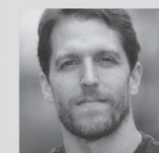
PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le prix de la chose, « c'est un roman qui parle de la fin du privilège de la maîtresse », dit Joseph Elfassi.

Nos auteur.e.s au salon du livre de Montréal

Alain DENEULT
Une escroquerie légalisée
Précis sur les « paradis fiscaux »
Samedi 19 novembre, 17 h
Les paradis fiscaux, comment ça marche?
Table ronde | Place Confort TDOlivier DUCHARME
À bout de patience
Pierre Perrault et la dépossession
Vendredi 18 novembre, 18 h 30
Pierre Perrault et la dépossession
Table ronde | Place Confort TD

En dédicaces au stand Dimedia (n° 400)

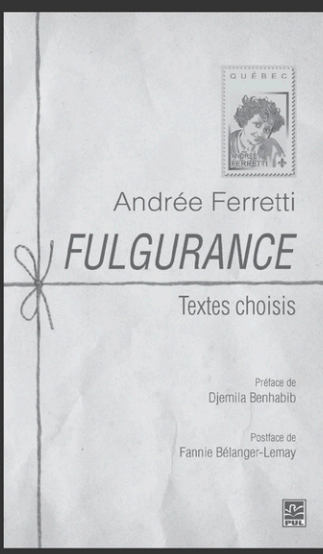
Eric Pineault
Le piège Énergie EstKaren Messing
Les souffrances invisiblesNatasha K. Fontaine
Deni E. Béchar
Kuei, je te salueÉve-Lyne Couturier
Philippe Hurteau (IRIS)
Cinq chantiers pour changer le Québec

ecosociété

Info complète sur notre site:
ecosociete.org

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Stand 236



ISBN 978-2-7637-2997-8

Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

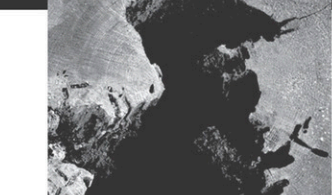
ANDRÉE FERRETTI

En signature
samedi
19 novembre
à 12 h

Annika Parance Éditeur

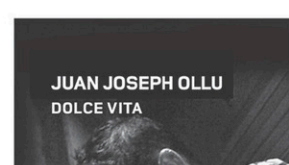
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2016

VEZ RENCONTRER LES AUTEURS EN DEDICACE AU STAND 402 (DIMEDIA) HORAIRES SUR APEDITEUR.COM

Marie-Christine Arbour
Psychoze
AP Annika Parance Éditeur

Animation avec Marie-Christine Arbour, qui partagera son expérience de la schizophrénie et de la création littéraire le samedi 19 novembre de 11 h 45 à 12 h 10 à l'Agora Animateur: Pierre de Montvalon

SODEC Québec Canadi

Juan Joseph Ollu
DOLCE VITA
AP Annika Parance Éditeur

© Basile Chouard - Chauve

360 pages • 39,95 \$

Une brève histoire des déesses



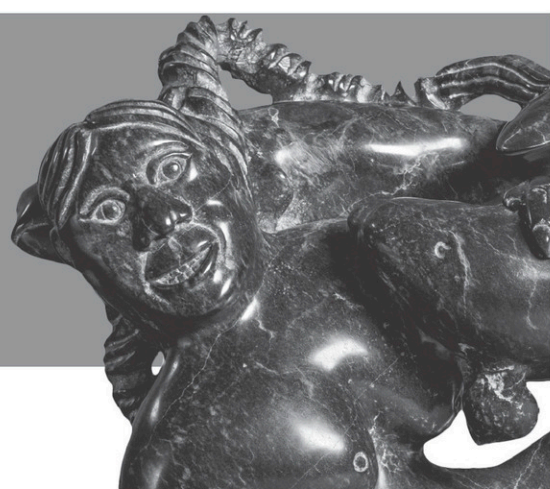
Un ouvrage de référence exceptionnel

SODEC Québec

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

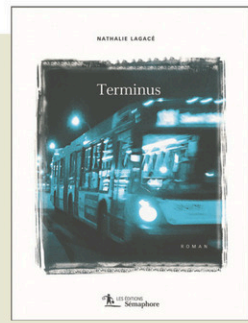
groupefides.com

F FIDES



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA VITRINE



PREMIER ROMAN

TERMINUS
Nathalie Lagacé
Éditions Sémaphore
Montréal, 2016, 111 pages

Travailler, c'est trop dur, surtout lorsque, derrière le volant, vous essuyez quotidiennement les avanies de ce malotru moyen que devient l'usager du transport en commun quand son autobus accuse du retard. Forte d'une expérience que l'on devine traumatisante au sein de la STM, Nathalie Lagacé se déleste d'une amertume nourrie par sept ans d'uniformes ignobles, d'odeurs intolérables et de commentaires acariâtres dans un premier roman, rare appel à la solidarité envers ces vrais-humains-avec-émotions qui traversent anonymement nos journées. Malgré ses considérations conjugales parfois prosaïques et une écriture de type journal intime à l'avenant, *Terminus* brille grâce à son sujet singulier, largement ignoré par la littérature contemporaine, soit celui du travail et de ce cul-de-sac d'aliénation devant lequel se retrouveront ceux qui ne savent envisager comme conséquence tolérable de nos vies effrénées l'absence de politesse et de compassion envers son prochain. Rappel à tous les détenteurs de cartes Opus : les «*Avancez vers l'arrière*» du chauffeur ne doivent pas être entendus comme des invitations à la régression mentale.

Dominic Tardif



NOUVELLES

VOL DE VIE
Micheline La France
Bibliothèque québécoise
Montréal, 2016, 112 pages

Dans son essai *La littérature québécoise* (Typo, 1997), Laurent Mailhot dit des recueils de nouvelles de Micheline La France (1944-2014) qu'ils «*sont vifs et variés*». C'est le cas de ce *Vol de vie*, d'abord publié en 1992. On y rencontre, dans douze courtes nouvelles, des personnages qui assument leur caractère discret et tranquille, mais qui, subrepticement, perdent le contrôle de leur destinée. Dans *Le pou*, une femme de bonne foi accepte de recevoir chez elle un ami de jeunesse insistant dont elle ne se souvient plus, et l'affaire tourne à l'invasion. Dans *Vies à vies*, un gardien de prison manœuvre pour empêcher la libération d'un prisonnier dont il ne peut plus se passer. Dans *Signe de vie*, une femme mariée à un sympathique distrait organise sa propre disparition pour redonner du tonus sentimental à son amoureux, qui ne réagit pas comme prévu. *Le printemps de Rose* offre un beau clin d'œil à l'Emilie de *La robe corail* d'Anne Hébert. Mailhot a raison : ces nouvelles sont vives, variées et explorent avec doigté l'équilibre fragile de l'identité personnelle.

Louis Cornellier

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La vie ordinaire des jeunes contemporains

Le second roman de Thomas O. St-Pierre fait évoluer ses personnages dans les méandres de leur narcissisme

CHRISTIAN DESMEULES

Jolie fille sans joie et sans passion au seuil de la trentaine, traductrice commerciale et mécanicienne, Charlotte a un problème qu'elle connaît bien : tout le monde lui tape sur les nerfs. Cette petite reine, à l'évidence, a de «*graves problèmes d'interaction sociale*».

Sa meilleure amie et colocataire, Mireille, une fille «*authentique*» (lire : moins jolie), serveuse dans un resto et étudiante en sexologie, a récemment fait par hasard la rencontre d'un certain Alain Dimitriadis, doctorant en philosophie et anarchiste qui semble vivre de l'air du temps. Alain travaille en plus à un roman intitulé *Tous ceux qui s'appellent Alcibiade* — l'histoire «*d'un gars qui pense qu'il est différent des autres, mais qui se rend compte qu'il ne l'est pas tant que ça*».

Sans trop se l'avouer, Charlotte nourrit une certaine fascination pour Alain. Même si un certain Alexandre s'intéresse à elle, un beau garçon qui lui semble trop «*pur*» et se prend «*un peu trop au sérieux*». Mais sa passion pour «*le flou et l'indécision*», Alain va aussi l'appliquer (en secret) à sa relation avec Mireille.

Après la rupture de Mireille et Alain, les deux amies vont se brouiller pour des motifs qui semblent échapper autant à l'une qu'à l'autre — et surtout au lecteur —, allant jusqu'à cesser de s'adresser la parole. Sans essayer de crever cet abcès, Charlotte va déménager ses pénates en catimini, trop fière pour aborder de front la question ou remettre en question son attitude.

Par hasard, Charlotte va dé-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'auteur Thomas O. St-Pierre poursuit son exploration des relations interpersonnelles.

couvrir qu'un certain Olivier T. St-Jean a publié deux ans plus tôt *Tous ceux qui s'appellent Albert*, un roman curieusement proche de celui que l'étudiant en philosophie prétend écrire. Fraude intellectuelle, mythomanie? La jeune femme entreprend de «*monter dans son esprit un dossier de la mort*» contre l'étudiant en philosophie (qui ne s'appelle peut-être ni Alain ni Olivier, pas plus qu'il n'étudie la philo) avec la vague intention de venger son ancienne amie (passée rapidement à autre chose) pour «*non-respect des règles du jeu social*». Fondu au noir.

Deux ans après *Même ceux qui s'appellent Marcel* (Leméac, 2014), roman introspectif urbain qui restait un peu à

la surface des choses, Thomas O. St-Pierre poursuit son exploration des relations interpersonnelles. Changement de sexe et changement de prénom : *Charlotte ne sourit pas*, son second roman, est une sorte d'étude psychologique contemporaine où quelques personnages évoluent à travers les méandres de leur narcissisme. Une tentative de mettre au jour les lois complexes qui régissent «*la game des rapports humains*», entre les manigances et le désarroi.

Porté par un narrateur qu'on pourrait qualifier de récalcitrant («*Je n'ai jamais voulu être narrateur. Je n'ai jamais trouvé d'autres manières d'être*»), qui qualifie lui-même son attitude d'«*intervention-*

nisme un peu revancharde», *Charlotte ne sourit pas* est un roman qui est davantage soutenu par le discours (lui-même sans grande conséquence) que par l'action.

Résumons : des personnages qui s'observent vivre, un narrateur qui se regarde narrer. De la fiction vive et intelligente qui fait sourire, sans plus, tout en essayant de mettre à nu le jeu social des jeunes contemporains.

Collaborateur
Le Devoir

CHARLOTTE NE SOURIT PAS
Thomas O. St-Pierre
Leméac
Montréal, 2016, 248 pages

RANG **PALMARÈS** Gaspard LE DEVOIR

Du 31 octobre au 6 novembre 2016

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT NO DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	L'Autre Reflet	Patrick Senécal/Alire	-/1
2	L'amour au temps d'une guerre • Tome 3 1945...	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/3
3	La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis	-/1
4	Sur les berges du Richelieu • Tome 2 La faute...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
5	Le bonheur des autres • Tome 1 Le destin de...	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis	2/3
6	Danger! Femmes en SPM	Catherine Bourgault/Les Éditeurs réunis	3/4
7	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	4/6
8	Sur les berges du Richelieu • Tome 1 La tentation...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
9	Chère Arlette	Arlette Causture/Libre Expression	5/5
10	Péril sur le fleuve	Daniel Lessard/Pierre Tisseyre	-/1

▼ Romans étrangers

1	Delires mortels	Kathy Reichs/Robert Laffont	1/4
2	Intimidation	Harlan Coben/Belfond	-/1
3	Si tu me voyais comme je te vois	Nicholas Sparks/Michel Lafon	2/8
4	L'homme qui voyait à travers les visages	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	4/10
5	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	6/33
6	Message sans réponse	Patricia J. MacDonald/Albin Michel	3/4
7	Demain les chats	Bernard Werber/Albin Michel	5/6
8	Un cœur sombre	Roger Jon Ellory/Sonatine	7/8
9	La fille dans le brouillard	Donato Carrisi/Calmann-Lévy	-/1
10	Jack Reacher. Retour interdit	Lee Child/Calmann-Lévy	9/2

▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/3
2	Le code Québec	J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme	2/6
3	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	-/1
4	Je ne sais pas pondre l'œuf, mais je sais quand...	Josée Blanchette/Flammarion Québec	4/6
5	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal Pierre Thibault/La Presse	3/3
6	Je suis féministe. Le livre	Collectif/Remue-ménage	-/1
7	Sous la ceinture. Unis pour vaincre la culture...	Collectif/Québec Amérique	6/3
8	Les superbes	Collectif/VLB	5/5
9	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	7/56
10	Une incorrigible passion	Collectif/Fides	-/1

▼ Essais étrangers

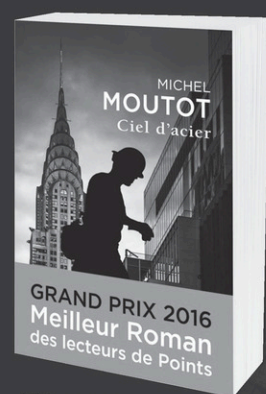
1	Toutes ces grandes questions sans réponse	Douglas Kennedy/Belfond	-/1
2	Terrorisme. Mensonges politiques et stratégies...	Jacques Baud/Rocher	-/1
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/38
4	Laëtitia ou la fin des hommes	Ivan Jablonka/Seuil	-/1
5	Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017	Collectif/Découverte	3/6
6	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc...	Jim Stanford/Lux	4/2
7	Contre l'allocation universelle	Collectif/Lux	7/4
8	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	5/42
9	L'extase totale. Le IIIe Reich, les Allemands et...	Norman Ohler/Découverte	-/1
10	Clinton/Trump. L'Amérique en colère	Christine Ockrent/Robert Laffont	2/5

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

DE KAHNAWAKE À MEXICO, EN PASSANT PAR NEW YORK.

POINTS



456 pages
15,95 \$

CIEL D'ACIER
DE MICHEL MOUTOT

JOURNALISTE À L'AGENCE FRANCE-PRESSE

Ce roman s'ouvre sur les événements du 11 septembre 2001 à New York et retrace l'histoire des Mohawks, monteurs d'acier et bâtisseurs de l'Amérique.

Un roman historique passionnant!

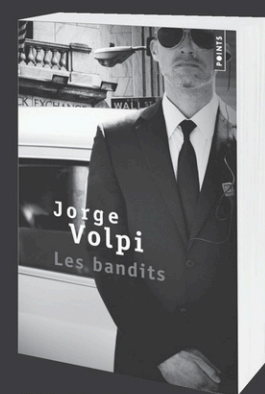
«Entre information et fiction, rigueur et romanesque, Michel Moutot trouve l'équilibre et signe un livre par moments vertigineux.»
Télérama

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Séances de dédicaces
Stand Dimedia n° 400 :

Vendredi 18 novembre
de 19 h à 20 h

Dimanche 20 novembre
de 14 h à 15 h



528 pages
16,95 \$

LES BANDITS
DE JORGE VOLPI

«Un thriller littéraire, bluffant d'un bout à l'autre, sur le mensonge, la trahison et la famille.»

Lire

«Jorge Volpi s'insinue avec brio dans la tête des loups de la finance.»

Le Magazine littéraire

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Confiance d'écrivain
avec Gilles Archambault à L' Agora

Samedi 19 novembre
à 14 h 30

Séances de dédicaces
Pavillon du Mexique, Stand n° 149

Jeu 17 novembre
19 h 30 à 20 h 30

Vendredi 18 novembre
14 h à 15 h et 19 h 30 à 20 h 30

Samedi 19 novembre
15 h à 15 h 30

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

INÉDIT

Le strip-tease voilé de Jean Basile

La prose raffinée de l'ex-directeur du cahier Arts et Lettres du *Devoir* soulève des vagues de nostalgie

ODILE TREMBLAY

Publié près de 25 ans après la mort de son auteur, cet ouvrage inédit, inachevé et testamentaire de Jean Basile ouvre, par décalage temporel, sur le gouffre entre le lecteur averti d'hier et celui d'aujourd'hui. Le style et l'univers un peu proustien déjà désuets entre 1984 et 1987, les nombreuses références culturelles de l'auteur et son envie de les exhiber relèvent de codes quasi disparus. Rares sont aujourd'hui les Québécois assez cultivés pour tirer la pleine sève d'une prose aussi raffinée. Ce constat soulève en nous des vagues de mélancolie.

Plus que sa structure libre, c'est le style poli comme un galet de *Me déshabiller n'a jamais été une chose facile* qui donne son souffle vital, nourrissant, éblouissant souvent, à une œuvre touffue et parfois échevelée. «*Il est, je crois, deux races d'hommes comme il est deux races d'animaux, les diurnes et les nocturnes. En ce sens, je fais partie des chouettes, des félins, de ces innombrables rats et fouines qui hantent, le soleil disparu, les fourrés ténébreux, à la recherche de je ne sais quelle nourriture.*» Le ton est donné. C'est par l'œil perçant de l'oiseau de nuit que se livre la terre d'accueil: «*Cette Amérique du Nord, pour moi, face à la vieille Europe, la Mater Europa, reste peu ou prou un pays de sauvages endormis.*»

On devait à l'écrivain franco-russe Jean Basile Bezroudnoff, établi à Montréal dès 1960, entre autres romans remarquables, *La jument des Mongols*, en 1964, sur une jeunesse en quête d'elle-même. Il dirigea, de 1964 à 1970, le cahier Arts et Lettres du *Devoir*, cofonda en 1970 la revue *Mainmise*, participant à l'effervescence du Québec jaillissant, encombré de ses vieux modèles. La prose de Jean Basile, dont le ton cru et le cynisme évoquent parfois la rage de Jean Genet, s'offre davantage des relets d'*Une éducation sentimentale*, de Flaubert, et n'est pas si moderne que ça, loin s'en faut; plutôt reliée à un certain classicisme littéraire, sur perte inconsolée de l'idéal romantique.

Le Québec des années 1960

Christian Allègre, en avant-propos, rappelle l'ambition de ce projet: «*Rien de moins qu'une fresque du Québec et de la culture des années 1960 s'articulant autour de la vie de quatre garçons. Afin de situer le livre dans l'œuvre de l'auteur, il faut comprendre qu'il constitue sa troi-*

sième et ultime tentative de se colleter avec la nature et la signification de l'homosexualité masculine, de découvrir la place du mâle homosexuel dans la société.»

A travers la bio imaginaire à diverses époques de quatre Montréalais, ses amants, ses amis, sur le macadam — quatre hommes sans qualités, pour paraphraser Robert Musil — leurs destins fascinent beaucoup moins que les digressions dont s'excuse Jean Basile, tissées de regards sur un Québec en marche, mais parfois à tâtons. Quant à l'homosexualité, elle sert de fil d'Ariane pour avancer dans les labyrinthes de cette société fermée qui s'entrouvre.

L'alter ego de Basile, Jean Dupont, célibataire endurci, opiomane, pianiste à ses heures, «*narrateur esthète et vicieux, bientôt septuagénaire, qui rassemble, comprend, traduit et enlumine*», selon la description offerte par Robert Lévesque dans sa belle préface du livre, est le vrai personnage romantique de sa faune. Également Leni Schultz, trop vite entrevue, vieille propriétaire au passé nazi d'un des héros du livre, dont le profil accusé renvoie à l'ombre celui qu'elle abrite. *Le Devoir* constitue un des cadres de l'action, celui d'André Laurendeau dans son combat contre Duplessis, ce qui lui vaut l'estime éternelle de Jean Basile. Les allers et venues d'un jeune journaliste éclairent par la bande les dessous d'une salle de rédaction bientôt dirigée par Michel Roy. Car des personnages réels, dont Pierre Bourgault, René Lévesque, Claude Vivier, Pellan, Borduas, le danseur Vincent Warren, etc., voisinent une faune réinventée et nourrie parfois à l'essence de l'auteur.

Tout cela compose un roman qui surfe plus souvent qu'il ne plonge dans la psyché de ses modèles, mais qui éblouit par des réflexions justes sur Montréal, comme sur Paris et New York en contrepoints, et par la qualité d'une plume exceptionnelle. Chez le narrateur, qui ressemble à Jean Basile comme un frère, on goûte cette élégance de voiler en fin de vie son propre appel éperdu vers des absolus de poésie et d'amour, qui s'éloignent hors de vue. L'opium a ses vertus.

Le Devoir

ME DÉSHABILLER N'A JAMAIS ÉTÉ UNE TÂCHE FACILE

Jean Basile
Fides
Montréal, 2016, 784 pages



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le passé houleux de Marie Gagnon lui a une fois de plus inspiré cette histoire d'impossible rédemption.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les derniers jours d'un condamné

Avec *La mort du pusher*, Marie Gagnon continue d'explorer l'univers des toxicomanes et des criminels

CHRISTIAN DESMEULES

Après un changement de garde dans le clan mafieux auquel il appartient, Jos Peone a vu sa tête être mise à prix. Ancien haut gradé relégué au rang de *pusher* après avoir développé une dépendance à l'héroïne, puis intervenant en toxicomanie retombé dans le smack, l'homme semble être au bout du rouleau.

Comme une baleine échouée sur la plage, le protagoniste au centre de *La mort du pusher*, le 4^e roman de Marie Gagnon, est prostré dans le divan de son appartement du centre-ville de Montréal, les doigts tellement boudinés qu'il n'arrive même plus à fermer le poing. Rongé par les abus de toutes sortes, par l'angoisse et par la paranoïa.

Résolu malgré tout à essayer d'échapper à sa condamnation, il fait appel à Emma, une ancienne *junkie* au grand cœur devenue écrivaine, «*marginale parmi les marginaux*». Seul hic dans son plan: il doit trainer comme un boulet Fredo, son jeune frère lui aussi héroïnomanie, mais plus fragile, instable et imprévisible. Dans ses rêves, le bandit espère quitter au plus vite Montréal et aller se servir en Sicile, avant d'amorcer ailleurs — n'importe où — une nou-

velle vie dans le giron de la *famiglia* italienne.

Sans trop poser de questions, Emma va cacher le *pusher* et son frère dans un grand appartement prêté par l'un de ses amis, le peintre Guido Molinari, qui se meurt au même moment d'un cancer du poumon, engourdi par la morphine. Mais en attendant d'obtenir de nouvelles identités et de nouveaux passeports — que des alliés au sein de leur petit clan ne peuvent leur promettre avant quarante jours —, il leur faut organiser leur fuite hors du pays et assurer leur survie au quotidien. Lire: s'alimenter en drogue.

Prisonnier de l'attente et du manque, alors que l'atmosphère du roman emprunte à celle du thriller, le *pusher* est visité par des souvenirs d'enfance. Pris entre l'arbre et l'écorce, entre sa loyauté à sa famille et le lourd sentiment d'échec qui l'habite, galvanisé par le danger, le mafieux va aussi peu à peu se mettre à revivre.

Dans un ultime sursaut d'animal traqué, il ne se laissera pas prendre sans livrer un ultime combat.

Alors qu'elle nous plonge dans cette histoire d'impossible rédemption, au plus près du manque et de la marge urbaine, Marie Gagnon pose un

regard empreint d'un certain romantisme sur cet univers de *junkies* et de criminels — sans pour autant nous les rendre sympathiques. Sous sa plume qui reste un peu à la surface des personnages, les rues de Montréal deviennent «*le gîte naturel des mendiants, des poètes, des philosophes et des fous*».

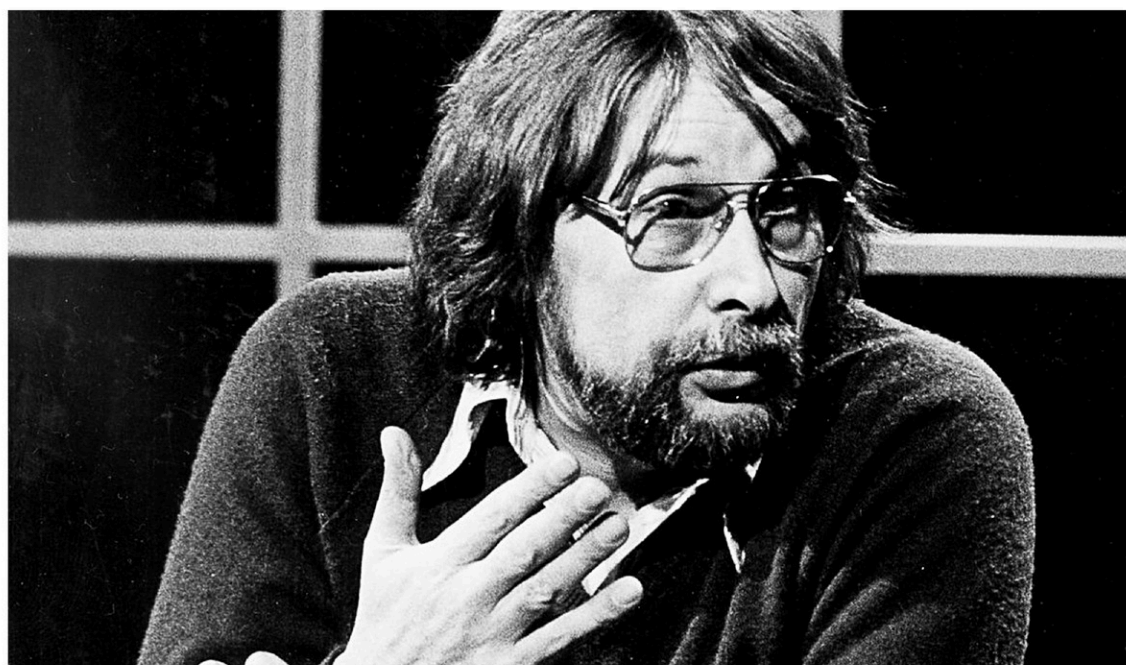
Si Marie Gagnon s'était fait remarquer en 1997 avec *Bienvenue dans mon cauchemar*, un recueil de poésie, le personnage d'Emma sera familier aux lecteurs de ses deux romans précédents, *Des étoiles jumelles* et *Emma des rues* (2004 et 2005), qui abordait en partie les mêmes thèmes que *La mort du pusher*.

Avec ses dialogues un peu javellisés, son langage de la rue passé au dégraisseur, Marie Gagnon semble s'être inspirée de son passé houleux — la rue, la prison, les drogues dures — pour tracer d'une main assurée cette histoire sombre mais prévisible de loyauté et d'amitié.

Collaborateur
Le Devoir

LA MORT DU PUSHER

Marie Gagnon
XYZ
Montréal, 2016, 214 pages



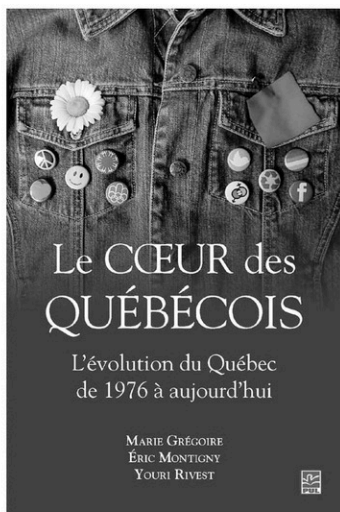
TÉLÉ-QUÉBEC

Sur les ondes de Radio-Québec, dans les années 1960. Jean Basile considérait l'Amérique du Nord comme un pays de sauvages endormis.

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Stand 236

MARIE GRÉGOIRE
ÉRIC MONTIGNY
YOURI RIVEST



Le CŒUR des
QUÉBÉCOIS

L'évolution du Québec
de 1976 à aujourd'hui

MARIE GRÉGOIRE
ÉRIC MONTIGNY
YOURI RIVEST

Lancement
de l'ouvrage

À MONTRÉAL
14 novembre, à 17h00
au café Java U,
124, rue McGill.

À QUÉBEC
16 novembre, à 16h30
à la librairie Coop Zone,
2305, rue de l'Université,
Local 1100, Pavillon Desjardins.



Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Les Presses de l'Université d'Ottawa
University of Ottawa Press

Le Québec et ses mutations culturelles
Des enjeux pour le devenir d'une société

Feu la québécoïtude?
« Plus que jamais, le véritable résultat de la Révolution tranquille se joue aujourd'hui. Le fond des traditions ne soutient plus nos rêves d'émancipation. Il faut maintenant faire sans elles ou trouver de nouvelles façons de renouer avec elles. »

Sous la direction de E.-Martin Meunier
520 pages | 9 x 6 | 39,95 \$
ISBN : 978-2-7603-2281-3

Salon du livre de Montréal | Stand Prologue
Dans toutes les bonnes librairies

Avec des contributions de Pierre Beaudet, Jean-François Bissonnette, Mathieu Bock Côté, Linda Cardinal, Marc Chevrier, Francis Dupuis-Déri, Gilles Labelle, Jean-François Lariet, Solange Lefebvre, Guillaume Marois, Eric Martin, Isabelle Matte, E.-Martin Meunier, Maxime Ouellet, Gilles Paquet, Jean-Claude Racine, François Rocher, Joseph Yvon Thériault et Anne Trépanier.

Une coédition avec le Centre de recherche en civilisation canadienne-française.

www.Presses.uOttawa.ca



© 2016 Dargaud / Cécile Gabriel



Le mercredi 16 novembre • 19 h

Causerie avec le bédéiste québécois
Guy Delisle

Autour de son album *S'enfuir : récit d'un otage*, Éditions Dargaud
*Guy Delisle ne pourra faire de dédicaces lors de cet événement.

Animation: Sylvain Cabot



Librairie
Monet
Des livres
et des libraires

Entrée libre
Pour réserver vos places: 514-337-4083
ou evenements@librairimonet.com

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



ISTOCK

Point de départ de l'enquête: un sombre meurtre commis sur un vol New York-Montréal

POLAR

L'assassinat d'un sénateur

David Montrose rappelle au souvenir du présent un récit pas toujours convaincant

MICHEL BÉLAIR

À l'automne 2014, la redécouverte — pour les francophones, il faut plutôt parler de découverte — de l'œuvre de David Montrose a fait tout un tabac. *Meurtre à Westmount* révélait un écrivain vivant ici au tout début des années 1950 et maîtrisant le « noir » presque aussi bien que Dashiell Hammett ou Raymond Carver. Luxe suprême, il mettait aussi en scène un privé avec du chien, Russell Teed, que l'on pouvait même aller jusqu'à comparer à Philip Marlowe.

On attendait la suite avec impatience...

La voici donc, avec ce deuxième roman de Montrose publié au départ en 1952 à Toronto, puis repris en 2010 chez Vehicule Press. Disons tout de suite que le choc de la découverte est moins marquant qu'il y a deux ans.

L'intrigue est pourtant d'une grande complexité — l'assassinat d'un sénateur sur le vol New York-Montréal entraîne une série de meurtres sordides — et le lecteur ne devinera qu'à la toute fin qui a fait quoi et pourquoi. Mais dès le départ, quelque chose agace sans que l'on puisse clairement définir le malaise.

Cela tient peut-être au fait que le Montréal qu'on nous propose ici est très différent de celui dans lequel s'incarnerait la première enquête de Russell Teed. La ville semble commencer quelque part autour

de la rue Peel, tourne le plus souvent vers Sherbrooke Ouest et passe quelques rares fois du côté de l'ancienne rue Aylmer avant de remonter à Westmount. A part quelques incartades du côté de la gare Windsor et des cabarets du « strip Décarie », Montréal ne semble être là que pour ensuite s'étirer jusqu'à Pointe-Claire et Dorval. C'est tout. Rien d'autre. Jean Drapeau et Pax Plante n'auraient pas eu grand-chose à faire ici...

Truands et femmes fatales

Russell Teed, lui, a toujours le même don d'attirer les ennuis, les femmes fatales et les truands; il est justement dans l'avion, près du sénateur, lorsque ce dernier est tué. Mais peut-être parce que les quantités industrielles d'alcool qu'il ingurgite donnent peu de crédibilité à ses déductions, on a l'impression tout au long qu'il crâne en ne sachant jamais vraiment ce qui se passe ou ce qu'il doit faire, et que l'histoire s'étire en se mordant la queue.

Heureusement, le cynisme de Teed et surtout l'humour de Montrose sont toujours aussi étonnants; personne n'aligne les images déconcertantes comme il sait le faire. Son écriture toujours aussi fluide surprend, mais ses personnages sont ici presque tous stéréotypés — de la femme explorée au videur sans culture —, à un point tel que l'on a souvent l'impression

de lire une bande dessinée. Drôle et colorée de différentes teintes de gris et de noir, il va sans dire.

Par contre, certains partis pris de traduction, que l'on sentait probablement moins dans le premier livre, se révèlent de plus en plus agaçants à mesure que l'on avance dans l'histoire. Cette manie, par exemple, de faire sauter toutes les négations dans les dialogues tombe vraiment sur les nerfs. Et c'est sans parler de ce choix de page couverture encore plus ratée que la première; pourquoi ne pas avoir carrément choisi une signature « années 1950 » au lieu du style « roman pour ados » qu'on nous propose ici?

Russell Teed n'hésiterait pas à s'ouvrir en souriant une grosse bouteille de Molson en voyant une image aussi mièvre...

Collaborateur
Le Devoir

MEURTRE DANS LE CIEL DE DORVAL

David Montrose
Traduit de l'anglais par
Sophie Cardinal-Corriveau
Hurtubise
Montréal, 2016, 278 pages

POLAR

Un enquêteur avalé par le désert

Dans *La mort nomade*, Ian Manook se fait plus imprévisible que jamais

MICHEL BÉLAIR

Surprise: le commissaire Yeruldelgger de la police d'Oulan-Bator est à la retraite. Épuisé par la violence qui l'habite à force de se mesurer à la corruption qui l'entoure, il est parti méditer sur ses vieux péchés dans une yourte, au beau milieu de la steppe mongole, après avoir remis sa démission à la fin de sa dernière enquête (*Les temps sauvages*).

Mais tout ça n'est pas fait pour durer... Les nomades autour de lui semblent savoir qu'il est là. Et Yeruldelgger se retrouve bientôt plongé, la plupart du temps contre son gré mais pas toujours, dans un tourbillon qu'il cherche pourtant à fuir.

On vient le voir pour qu'il retrouve une fille disparue ou même pour qu'il aide une policière à mener l'enquête sur des cadavres mutilés « de façon traditionnelle », à la Gengis Khan. On lui montre un charnier aussi. Et un corps brisé sur un autel de pierre. Il a beau dire non, tenter de prendre ses distances, se préparer pour un concours d'archers, rien n'y fait: personne ne veut croire que Yeruldelgger n'est plus Yeruldelgger.

Puis voilà qu'en arrivant à un poste de traite sur la route de son naadam il prend conscience d'une « révolte » qui semble viser l'action des exploités étrangers. À travers tout cela apparaît même la figure de celui qu'on dit être à la tête de ce soulèvement, un certain Delgger Khan (c'est-à-dire lui!) dont la photo est imprimée sur des T-shirts qui se vendent autour comme des petits pains chauds. En fait, le complot est beaucoup plus vaste et vise à le faire disparaître une fois pour toutes.

Le lecteur sait de quoi il est question (enfin, presque) puisqu'il assiste à toute la scène... qui prend des proportions planétaires: de New York à Perth, en Australie, en passant même par Knowlton au Québec, durant le festival Printemps meurtrier! — où Manook était invité cette année, ce qui nous vaut des passages et des portraits savoureux —, tout comme par Oulan-Bator et dans la steppe.



RICHARD DUMAS ALBIN MICHEL

Arrivé au polar en passant par le récit de voyage, Ian Manook manie l'effet de surprise et l'humour comme pas un.

Partout, les intrigues, les complots, la corruption de l'appareil politique et policier, mongol comme étranger, apparaissent au grand jour.

Yeruldelgger a l'habitude de se tirer des pires mauvais pas, on l'a appris lors de ses deux précédentes enquêtes, mais tout laisse croire qu'on lit ici sa dernière aventure. Enlevé par celui qui a fait de lui Delgger Khan — le héros mythique qui s'est révolté contre les grandes compagnies minières qui défigurent la Mongolie —, il finit dans une scène d'une indécible poésie digne des plus grands moments du cinéma. On le quitte, pudiquement, quelques instants avant qu'il soit littéralement avalé par un bras du désert de Gobi qui avance de huit mètres par jour en direction de la frontière chinoise... Quoique, si j'étais vous, je n'irais pas jusqu'à parier ma chemise là-dessus puisqu'une cavalière se dirige vers lui au moment, justement, où la dune va le gober.

On le voit encore une fois, la trame du récit est imprévisible; Manook sait jouer du ressort de la surprise comme pas un, une habitude qu'il a probablement prise dans une autre vie, alors qu'il écrivait des récits de voyage. C'est peut-être là aussi qu'il a cultivé son sens de l'humour, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il étonne.

Quant à sa connaissance de la culture ancestrale mongole, elle est toujours aussi hallucinante et s'incarne dans le moindre geste des nomades tout comme des néo-urbains d'Oulan-Bator, qui eux la rejettent avec mépris. Bref, on ne trouvera peut-être pas ici de nouvelle recette de marmotte rôtie sur la braise... mais on se réglera.

Collaborateur
Le Devoir

LA MORT NOMADE

Ian Manook
Albin Michel
Paris, 2016, 430 pages

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2016

les éditions du remue-ménage

stand 400 (Dimedia)

TABLES RONDES

LE LIVRE FÉMINISTE: VAGUE DE FOND OU SAVEUR DU MOIS?

Le 40^e anniversaire des Éditions du remue-ménage coïncide avec l'ouverture de la librairie L'Euguélonne: le livre féministe est décidément plus vivant que jamais. Mais que veut dire cette soudaine popularité, et qu'en pensent ses principales artisanes? Avec Jan J. Dominique (*L'écho de leurs voix*), Karine Rosso (*L'Euguélonne, Histoires mutines*) et Valérie Lefebvre-Faucher (*Remue-ménage*). Animation: Marianne Prairie (*Je suis féministe, le livre*)
→ vendredi de 19 h à 19 h 45 à la Grande Place

AUTOUR DE L'ŒUVRE DE MARIE CHAUVET

Présentée par Gallimard, avec Marie-Célie Agnant, Jan J. Dominique et Stéphane Martelly (Triptyque). Animation: Mylène Dorcé
→ vendredi de 19 h 45 à 20 h 30 à l'Agora

SÉANCES DE SIGNATURE

MARIE-ÈVE BLAIS & KARINE ROSSO • Histoires mutines
vendredi 18 novembre de 17 h à 18 h 30
samedi 19 novembre de 19 h 30 à 20 h 30

LOUISE DESMARIS • La bataille de l'avortement. Chronique québécoise
jeudi 17 novembre de 18 h 30 à 19 h 30
samedi 19 novembre de 13 h 30 à 14 h 30

JAN J. DOMINIQUE • L'écho de leurs voix
vendredi 18 novembre de 17 h à 18 h 30 et de 20 h 30 à 21 h 30
dimanche 20 novembre de 13 h à 14 h

SYLVIE FRIGON • C'est où chez nous?
samedi 19 novembre de 11 h à 12 h et de 16 h à 17 h

MARIANNE PRAIRIE & CAROLINE ROY-BLAIS
• Je suis féministe, le livre
jeudi 17 novembre de 19 h 30 à 20 h 30
vendredi 18 novembre de 20 h à 21 h
dimanche 20 novembre de 14 h à 15 h

ANDRÉE RIVARD • De la naissance et des pères
samedi 19 novembre de 17 h à 18 h
dimanche 20 novembre de 15 h à 16 h

CAMILLE SIMARD • L'Agenda des femmes 2017. Savoir faire
samedi 19 novembre de 18 h 30 à 19 h 30
dimanche 20 novembre de 12 h à 13 h

Le Noroît

..... au
Salon du livre de Montréal

Sous la bannière Dimedia – stand 400
.....



Éditions du
Noroît

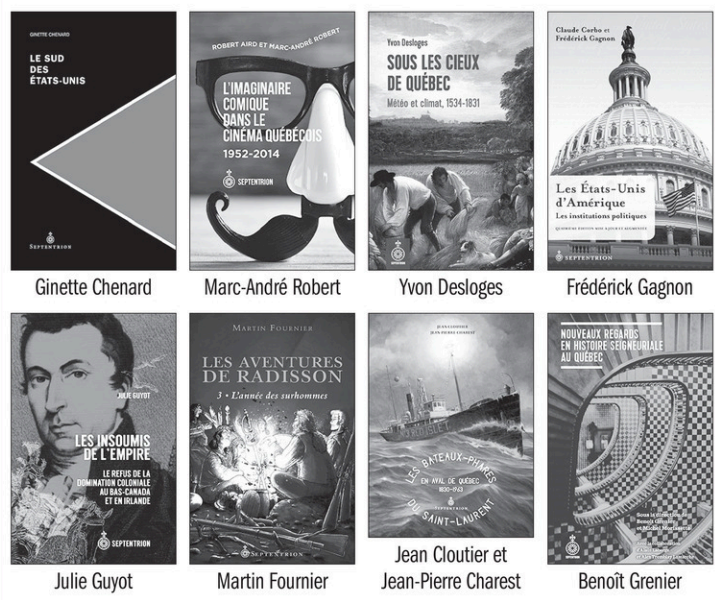
Tous les détails au www.lenoroit.com

Rencontrez nos poètes, procurez-vous leurs nouveautés et nos nombreux titres qui ont remporté un prix littéraire cette année!

The Canada Council | Le Conseil des Arts
for the Arts | du Canada

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2016

16 au 21 novembre

SÉANCES DE DÉDICACES

LEMÉAC ÉDITEUR Stand 260

lemeac.com

 <p>LINDA AMYOT La visiteuse</p> <p>Vendredi 18 novembre de 18 h à 19 h</p> <p>© Jacques Frenette</p>	 <p>DAVID DORAIS Oh ! La belle province ! Épopée touristique</p> <p>Samedi 19 novembre de 15 h à 16 h</p> <p>© Jeanne Verreault</p>	 <p>NATHALIE LECLERC La voix de mon père</p> <p>Samedi 19 novembre de 15 h à 16 h Dimanche 20 novembre de 14 h à 15 h</p> <p>© Ingrid Ligeon</p>	 <p>FRANCIS ROSE S'en aller</p> <p>Samedi 19 novembre de 14 h à 15 h Dimanche 20 novembre de 13 h à 14 h</p> <p>© Jean-Philippe Ménard</p>
 <p>DANIEL BARIL La face cachée du cours Éthique et culture religieuse (Collectif)</p> <p>Samedi 19 novembre de 14 h à 15 h</p> <p>© Daniel Baril</p>	 <p>MICHEL DUCHESNE L'écrivain public</p> <p>Vendredi 18 novembre de 18 h à 19 h Dimanche 20 novembre de 13 h à 14 h</p> <p>© Daphné Caon</p>	 <p>ANTONINE MAILLET Lettres de mon phare</p> <p>Vendredi 18 novembre de 18 h à 19 h Dimanche 20 novembre de 11 h à 12 h</p> <p>© Paul Labelle</p>	 <p>ROMUALD TRUDEAU Mes Tablettes Journal d'un apothicaire montréalais, 1820-1850</p> <p>Dimanche 20 novembre de 15 h à 16 h</p> <p>© Romuald Trudeau</p>
 <p>JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN Le projet Éternité</p> <p>Samedi 19 novembre de 16 h à 17 h Dimanche 20 novembre de 14 h à 15 h</p> <p>© Marion Des Ruisseaux</p>	 <p>ILONA FLUTSZJEJN-GRUDA Quand les grands jouaient à la guerre</p> <p>Jeudi 17 novembre de 11 h 30 à 12 h 30 Vendredi 18 novembre de 18 h à 19 h</p> <p>© Martin Laprise</p>	 <p>PASCALE NAVARRO Femmes et pouvoir : les changements nécessaires Plaidoyer pour la parité</p> <p>Samedi 19 novembre de 17 h à 18 h</p> <p>Lauréate du Prix du Gouverneur général en commémoration de l'effort de l'écriture « personne »</p> <p>© Alain Brisson</p>	 <p>JEAN-FRANÇOIS SÉNÉCHAL Le boulevard</p> <p>Jeudi 17 novembre de 11 h 30 à 12 h 30</p> <p>© Julie Duchesne</p>
 <p>MARIE-JEANNE BÉRARD Vous n'êtes probablement personne</p> <p>Samedi 19 novembre de 12 h à 13 h Dimanche 20 novembre de 12 h à 13 h</p> <p>© Béatrice Roché</p>	 <p>DAVID HOMEL La fille qui parlait à la lune</p> <p>Samedi 19 novembre de 15 h à 16 h</p> <p>© Office national du film</p>	 <p>THOMAS O. ST-PIERRE Charlotte ne sourit pas</p> <p>Dimanche 20 novembre de 13 h à 14 h</p> <p>© Ariane OP</p>	 <p>AKI SHIMAZAKI Suisen</p> <p>Samedi 19 novembre de 15 h à 16 h Dimanche 20 novembre de 15 h à 16 h</p> <p>© D. R.</p>
 <p>BIZ Naufrage</p> <p>Jeudi 17 novembre de 19 h à 20 h Samedi 19 novembre de 14 h à 15 h et de 17 h à 18 h</p> <p>© Jean-Vivès Fréchette</p>	 <p>PATRICK ISABELLE Camille et Nous</p> <p>Jeudi 17 novembre de 12 h 30 à 13 h 30 Samedi 19 novembre de 12 h à 13 h</p> <p>Finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général Finaliste au Prix TD de littérature pour l'enfance et la jeunesse</p> <p>© Julie Duchesne</p>	 <p>DAVID PAQUET Le brasier</p> <p>Vendredi 18 novembre de 20 h à 21 h</p> <p>© Yvanick Conveuve</p>	 <p>EMMANUELLE TREMBLAY Comme des sauvages</p> <p>Vendredi 18 novembre de 19 h à 20 h Samedi 19 novembre de 13 h à 14 h</p> <p>© Patrick Lemay</p>
 <p>SIMON BOULERICE L'enfant mascara</p> <p>Dimanche 20 novembre de 12 h à 13 h</p> <p>© Maxime Leduc</p>	 <p>NATALIE JEAN Imago</p> <p>Jeudi 17 novembre de 19 h à 20 h Vendredi 18 novembre de 20 h à 21 h Samedi 19 novembre de 17 h à 18 h</p> <p>© Caroline Jean</p>	 <p>MARIE-CHRISTINE PINEL Fontaine de feu et autres mouillures</p> <p>Vendredi 18 novembre de 19 h à 20 h Samedi 19 novembre de 13 h à 14 h</p> <p>© Jacqueline Hébert</p>	 <p>AUDRÉE WILHELMY Les sangs</p> <p>Samedi 19 novembre de 13 h à 14 h Dimanche 20 novembre de 12 h à 13 h</p> <p>© Camille Gagnier</p>
 <p>JOËL CASSÉUS Un monde nouveau</p> <p>Vendredi 18 novembre de 19 h à 20 h</p> <p>© Jean-Martin Casadeu</p>	 <p>MATHIEU LAPOINTE ET PASCAL BRISSSETTE Corruption Montréal et ses démons (Collectif)</p> <p>Samedi 19 novembre de 12 h à 13 h Dimanche 20 novembre de 15 h à 16 h</p> <p>© Mathieu Lapointe</p>	 <p>JULIE-ANNE RANGER-BEAUREGARD Les inconnus</p> <p>Dimanche 20 novembre de 14 h à 15 h</p> <p>© Guillaume Sauriol-Lacoste</p>	 <p>MICHEL TREMBLAY Conversations avec un enfant curieux</p> <p>Jeudi 17 novembre de 14 h à 18 h et de 19 h à 21 h Vendredi 18 novembre de 14 h à 18 h et de 19 h à 22 h Samedi 19 novembre de 14 h à 18 h et de 19 h à 21 h Dimanche 20 novembre de 14 h à 18 h</p> <p>© Hugo-Sébastien Aubert</p>
 <p>SÉBASTIEN DAVID Les haut-parleurs et Dimanche napalm</p> <p>Dimanche 20 novembre de 14 h à 15 h</p> <p>Finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général</p> <p>© Julie Anticho</p>	 <p>CAJETAN LAROCHELLE Compagnon de la terre</p> <p>Jeudi 17 novembre de 19 h à 20 h Samedi 19 novembre de 12 h à 13 h</p> <p>© Mlle Laroche</p>	 <p>KIEV RENAUD Je n'ai jamais embrassé Laure</p> <p>Vendredi 18 novembre de 20 h à 21 h Samedi 19 novembre de 14 h à 15 h</p> <p>© Matthew Glines</p>	
 <p>FRED DOMPIÈRE Fred Fred Homo nihilis au café du coin</p> <p>Vendredi 18 novembre de 19 h à 20 h Samedi 19 novembre de 13 h à 14 h</p> <p>© Naimoa McInerney</p>	 <p>SARA LAZZARONI Okanagan</p> <p>Samedi 19 novembre de 17 h à 18 h Dimanche 20 novembre de 13 h à 14 h</p> <p>© Valérie Arsenault</p>	 <p>YVON RIVARD Exercices d'amitié</p> <p>Dimanche 20 novembre de 12 h à 13 h</p> <p>Finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général</p> <p>© Dominique Stasz</p>	<p>Société de développement des entreprises culturelles</p> <p>Québec</p>

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

FICTIONS

Violence des amours infidèles

François Leblanc à Montréal et Howard Jacobson à Londres se demandent si le couple peut survivre à la tromperie

FABIEN DEGLISE

Étrange! La passion des livres et la tentation de l'adultère seraient-elles intimement liées? Voilà la question qui s'impose à la lecture de *Pour faire l'amour* d'Howard Jacobson et du *Fruit de mon imagination* de François Leblanc, deux fictions où l'inconstance du couple est mise à nu dans des environnements urbains où le livre est souvent très proche et jamais trop loin.

Dans le roman de François Leblanc, le bouquin est dans le milieu de travail de Marianne Portelance, libraire sur l'avenue du Parc, pas très loin de Laurier, qui un jour va soupçonner Vincent, son dentiste

de conjoint, de lui être infidèle. Parenthèse: l'emploi de cette jalouse, dans une chaîne de librairie sur laquelle il est facile de poser une couleur, induit quelques scènes caustiques où un certain Caligula, *self-made man* arrogant propriétaire de l'entreprise, fait détester à ses employés le travail en librairie, «surtout quand des clients confondent celle-ci avec une putain de confiserie».

Mais revenons à l'autre tragédie, puisque c'est bien de cela qu'il est question: malade de jalousie, Marianne va suivre son compagnon, dans la ville, avec la complicité d'un chauffeur de taxi, haïtien et philosophe. Dans ce tourbillon de la suspicion, la jeune femme va se

perdre elle-même, avant de laisser échapper tout le reste.

Habile conteur, François Leblanc pose ici le récit banal d'un amour trahi, que l'on se surprend à aimer en raison des nombreux traits d'esprit et pointes d'humour non consensuel qu'il a essaimés un peu partout dans sa trame.

Entre filature, affrontement manqué et finale troublante, l'auteur, psychologue et romancier, y décode une psyché humaine et surtout ses fêlures qui, en faisant faire n'importe quoi, finissent par faire beaucoup rire.

Infidélité programmée

Avec un style qui laisse

l'application dépasser le comique de situation, mais dans une traduction en français qui donne l'impression de ne pas avoir trouvé sa juste tonalité, Howard Jacobson explore le même territoire, en inversant toutefois la posture.

Ici, c'est Felix Quinn, le mari, antiquaire et spécialiste dans l'achat et la vente de livres rares et d'occasion, qui souffre. Et il l'a bien cherché.

Comment? En plaçant sur le chemin de Marisa, sa femme, un certain Marius, qu'il a lui-même choisi pour concrétiser sa drôle de conception de l'amour: «Aucun homme n'a

jamais aimé une femme sans l'imaginer dans les bras de quelqu'un d'autre.»

Une idée forte

De cette «vérité catégorique», «inflexible», Jacobson tisse un roman à la mécanique redoutable qui, en se frottant parfois à quelques références littéraires, sonde ces chemins de l'amour qui finissent en cul-de-sac lorsque l'esprit humain cherche un peu trop à les complexifier. Cérébral et dense, l'objet perd par moments son lecteur au contact de ces nombreuses contradictions que dépie le héros pour mieux chercher à en justifier le caractère absurde et surtout injustifiable.

Mais au terme de la démonstration, il finit par rallier sur cette idée forte: les histoires d'amour finissent mal, de manière générale.

Les histoires d'adultère aussi, mais ce n'est pas une raison suffisante pour ne pas les vivre intensément.

Le Devoir

LE FRUIT DE MON IMAGINATION

François Leblanc
Druide
Montréal, 2016, 256 pages

POUR FAIRE L'AMOUR

Howard Jacobson
Calmann-Lévy
Paris, 2016, 416 pages

ÉTUDE DE MŒURS

Le journal d'un voyeur impénitent

Pendant des années, dans son motel, Gerald Foos a scruté la sexualité des Américains à leur insu

DOMINIC TARDIF

«Je suis sûr que, si toute la misère de l'humanité était spontanément rendue publique au même moment, cela risquerait d'entraîner un génocide de masse», écrit Gerald Foos en 1966 dans un de ses carnets. L'homme d'Aurora, au Colorado, près de Denver, y est devenu propriétaire d'un motel dans le seul objectif de pouvoir assouvir ses pulsions de voyeur. Grâce à des orifices percés dans le plafond de douze chambres, puis soigneusement déguisés en grilles d'aération, il passe ses nuits dans son grenier à scruter le genre humain... et à se caresser. Son épouse Donna le rejoint parfois.

Le 7 janvier 1980, ce voyeur de «stature homérique» écrit anonymement à Gay Talese (*Sinatra a un rhume*) afin de lui

confier son secret. Le père du nouveau journalisme, qui s'approprie alors à publier *Thy Neighbor's Wife*, sa monumentale enquête sur la vie sexuelle des Américains, est hameçonné. Il sait pertinemment qu'«occasionnellement, il arrive [...] que le voyeur devienne par inadvertance un chroniqueur de l'histoire sociale». Le New-Yorkais rend brièvement visite à Foos, qui se confie tout de go.

Seul problème: Talese refuse de ne pas nommer par leurs véritables noms les sujets dont il parle dans ses livres et ses articles. Le cas Foos pourrait en ce sens poser d'évidents problèmes moraux et légaux. Le tenancier du motel continue néanmoins de faire parvenir à Talese des photocopies de son journal, dans lequel il décrit les ébats de ses clients, tout en consacrant plusieurs paragraphes à l'hypocrisie



LES ÉDITIONS DU SOUS-SOL

Gerald Foos, le voyeur dans l'ordinaire de son quotidien en famille. Il se demandait comment des gens aimables pouvaient se transformer en monstres une fois la porte de leur chambre refermée?

des masques sociaux qu'ils revêtent. Comment des gens parfaitement aimables au comptoir peuvent-ils se transformer en monstres une fois la porte de leur chambre refermée?

Splendeurs et misères

Au printemps 2013, Gerald Foos passe un coup de fil à Gay Talese. À l'aube de ses 80 ans, il

est prêt à révéler son histoire. *Le motel du voyeur* restitue ainsi in extenso de larges et captivants passages du journal de celui qui, depuis sa plateforme d'observation, examine les splendeurs sexuelles de certains de ses hôtes, mais surtout leurs misères. Une histoire des mœurs sexuelles se dessine en creux: émergence du sexe oral comme

pratique courante, couples interraciaux, engouement pour le tritolisme, apparition du travestissement et des jeux de rôles, etc. Foos contemple cette révolution avec une étonnante ouverture d'esprit, comme il s'émeut devant ces vétérans du Vietnam qui tentent douloureusement de retrouver une intimité érotique avec leurs femmes, malgré leurs corps meurtris.

Animé par des prétentions anthropologico-sociologiques, Foos étudie aussi le trivial; il s'étonne par exemple que tous ne s'assoient pas de la même manière sur la cuvette des toilettes. Les quelques cas d'inceste qui surviennent sous ses yeux le font réfléchir aux conséquences du désœuvrement intellectuel et du manque d'éducation affligeant son pays, qu'il lie directement à une vie sexuelle pauvre. Il assistera aussi, muet,

à un meurtre, creuset de plusieurs questions éthiques. Talese aurait-il dû dénoncer son correspondant?

En juin dernier, le *Washington Post* rapportait que Gerald Foos, contrairement à ce qu'il avait prétendu, n'a pas été propriétaire du Manoir Motel de 1980 à 1988. Talese avait déjà souligné que son spécimen s'avérait parfois un narrateur «fantaisiste et peu fiable». Son journal n'est pas moins fascinant; la sexualité étant toujours autant affaire d'imaginaire que de réalité.

*Collaborateur
Le Devoir*

LE MOTEL DU VOYEUR

Gay Talese
Traduction de Michel Cordillot
et Lazare Bitoun
Éditions du Sous-sol
Paris, 2016, 256 pages

LE QUARTANIER

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

DU MERCREDI 16 AU LUNDI 21 NOVEMBRE 2016

STAND 402 (DIMEDIA)

LES AUTEURS PRÉSENTS

SAMUEL ARCHIBALD · MATHIEU ARSENAULT

LAURIE BÉDARD · ANNE ÉLAINE CLICHE · ELAINE DESPRÉS

CHARLES DIONNE · ALAIN FARAH · LOUIS GAGNÉ

DANIEL GRENIER · ANNIE LAFLEUR · MARC LARIVIÈRE

STÉPHANE LARUE · PATRICK NICOL · GENEVIÈVE PETTERSEN

STEVE SAVAGE · DAVID TURGEON

FÉLICITATIONS À DAVID TURGEON

FINALISTE AU PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS 2017

AVEC SON ROMAN

LE CONTINENT DE PLASTIQUE

LEQUARTANIER.COM / DIMEDIA.COM



Félicitations à Roland Viau
Prix du Gouverneur général 2016

Les Presses de l'Université de Montréal

Histoire des pensionnats indiens catholiques au Québec
Les Autochtones et le Québec
Du pain ou du sang

Le savoir est ici
www.pum.umontreal.ca

Les Presses de l'Université du Québec seront au Salon du livre de Montréal

Dialogue avec Jean-Claude Marsan
L'évolution de l'environnement urbain montréalais sera au cœur des discussions

Date: Samedi 19 novembre
Lieu: L'Agora
Heure: 15h 45

Passez
nous voir
au stand 236

PUQ.CA

Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ESSAI

Le monde en condensé

L'Espagnol Jorge Carrión propose un tour du monde érudit et gourmand des librairies d'exception

CHRISTIAN
DESMEULES

des bouées auxquelles s'accrocher un instant, des espaces de découverte et de rencontre.

Escales lettrées

Pour Jorge Carrión, «chaque librairie condense le monde». Auteur de quelques récits de voyage et de quatre romans encore inédits en français, l'écrivain espagnol, né en 1976, a profité de ses nombreux séjours à l'étranger pour se constituer une collection de cartes de visite et de signets. Du «trou dans le mur» à la librairie mythique, il nous ouvre les pages de l'espèce de passeport imaginaire qu'il a fait tamponner un peu partout depuis vingt ans. *Librairies. Itinéraires d'une passion* multiplie les escales et nous transporte en Europe, en Afrique du Nord, en Asie et d'un bout à l'autre du continent américain — de New York à San Francisco et de Caracas à Buenos Aires.

Shakespeare & Company de Sylvia Beach et La Maison des amis des livres d'Adrienne Monnier à Paris (qui ont formé un couple et toutes deux écrit des mémoires). La Livraria Bertrand de Lisbonne (la plus ancienne librairie encore aujourd'hui en activité). La librairie des Colonnes de Tanger, un peu fossilisée mais toujours debout. City Lights et Green Apple Books, piliers de la vie littéraire de San Francisco. La disparue Gotham Book Mart et la librairie Strand à New York.

«La rue, la librairie, la place et le café configurent les chemins de la modernité, car ils sont les lieux de deux actions fondamentales: la conversation et la lecture.» D'Ushuaïa à Sydney, de Barcelone à Buenos Aires, en surfant d'un lieu à l'autre sur un vagabondage parfois érudit, l'Espagnol accouche d'un livre peut-être un peu sec, mais riche en faits et en anecdotes.

Rare comme une comète

Qu'est-ce qui rend une librairie mythique? Un libraire illuminé avec des opinions bien arrêtées qui lit ses contemporains, quelques écrivains qui lui achètent, lui volent ou lui vendent des li-

De l'extérieur, on nous promet du papier et de la distance, rien de moins que «18 miles of books». Avec ses vingt-neuf kilomètres de rayons, ses deux millions et demi de livres neufs, d'occasion ou rares à l'angle de Broadway et de la 12^e Rue dans East Village, Strand est une véritable institution littéraire de New York. Debout depuis 1927, seule et unique survivante du «Book Row» de la 4^e Rue, Strand trône aujourd'hui au sommet des librairies indépendantes de la ville.

Comme à peu près partout, il faut franchir des présentoirs de bébélles avant d'accéder aux choses sérieuses. Cartes postales, épinglettes, carnets, sacs ou t-shirts: la librairie tire 15% de son chiffre d'affaires de ces produits dérivés. Certains ont plus de sens que d'autres.

Comme cette tasse sur laquelle est imprimée une parodie du slogan de la campagne de Donald Trump, le 45^e président des États-Unis, que personne n'a jamais vu lire un livre: «Make America read again».

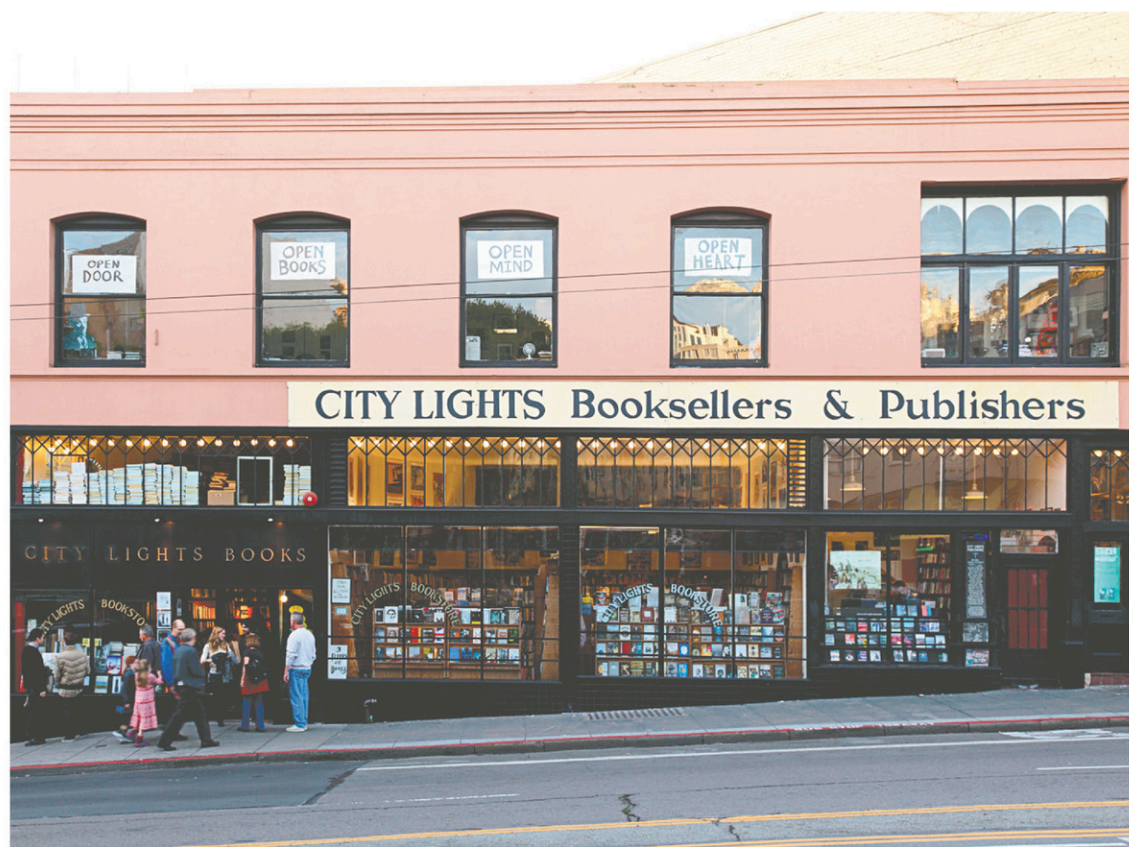
D'ailleurs, même pas besoin de savoir lire pour trouver son compte ici. Vous êtes décoratrice d'intérieur ou politicien inculte? Leur légendaire service de livres au pied linéaire («Books by the Foot») peut remplir vos étagères neuves en deux temps trois mouvements.

Si je fréquente aujourd'hui un peu moins les librairies, comme un ancien junkie qui fuit les occasions de rechute, Strand reste un arrêt incontournable lors de chaque passage à New York. Comme la librairie Compagnie à Paris, Robinson Crusoe à Istanbul ou Le Bal des ardeurs à Lyon.

Pour le voyageur, ces lieux sont souvent



Dans une librairie, pas besoin de passeport pour glisser d'un univers à l'autre, passer d'une époque engloutie à un futur improbable



La librairie City Lights, établie depuis 1953, est l'un des piliers de la vie littéraire de San Francisco.

vres, des clients tout aussi passionnés. À force d'accumuler les preuves circonstancielles, Jorge Carrión finit par dessiner les contours de ce lieu magique et aussi rare qu'une comète.

«Une librairie est une communauté de croyants», croit Jorge Carrión. C'est aussi une machine à explorer le temps. Mais c'est surtout un formidable espace de désirs. «Comme lieu érotique, toute librairie est par excellence un lieu de rencontre: entre librairies et livres, entre lecteurs et livres, entre lecteurs et librairies, entre lecteurs voyageurs. Cet air de famille que partagent toutes les librairies du monde, leur nature de refuge ou de bulle, font que le rapprochement y est plus probable que dans d'autres espaces.»

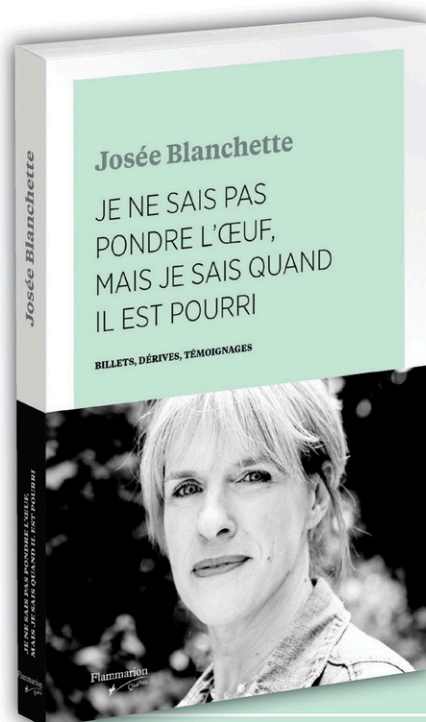
Dans une librairie, pas besoin de passeport pour glisser d'un univers à l'autre, passer d'une époque engloutie à un futur improbable. Il suf-

fit de se retourner, de faire un pas de côté ou de plier les genoux. Tout est là, ou presque, à portée de la main.

Au lendemain de la victoire de l'ignorance, du mensonge et de la misogynie, alors que nous sommes des millions à avoir l'impression de nous être réveillés à l'intérieur d'un cauchemar après une longue nuit sur la brosse — nausée comprise —, même éclairé par une batterie de néons qui grésillent, le sous-sol de la librairie Strand ressemble plus que jamais à un sanctuaire.

LIBRAIRIES
ITINÉRAIRES D'UNE PASSION

Jorge Carrión

Traduit de l'espagnol par Philippe Rabaté
Seuil
Paris, 2016, 320 pages

Et si on lisait ce que Josée Blanchette a vraiment écrit dans son essai documenté et critique*

«J'ai écrit ce livre pour engager un débat social et nécessaire concernant les abus qui accompagnent certains traitements comme la chimiothérapie.»

«L'omerta règne dans "l'industrie de la santé" [...] et ce sont les "clients" qui en font les frais.»

«Appuyé par de plus en plus d'études scientifiques, le mouvement de la médecine intégrative prend de l'ampleur, mais le Québec demeure frileux.»

«Jamais je n'oserais généraliser ma démarche et en faire une règle.»

«Le terme le plus important demeure pour moi *autonomisation* ou *empowerment*, la façon dont on prend sa santé en main.»

«Notre médecine est plus axée sur le curatif que sur le préventif, beaucoup moins spectaculaire et excitant.»

«Voici le livre que j'aurais aimé lire à 23 ans, alors qu'il était encore temps de prévenir.»

* Cette enquête journalistique comprend des entrevues avec des professionnels de la santé, une vingtaine de témoignages et 21 pages de références scientifiques.

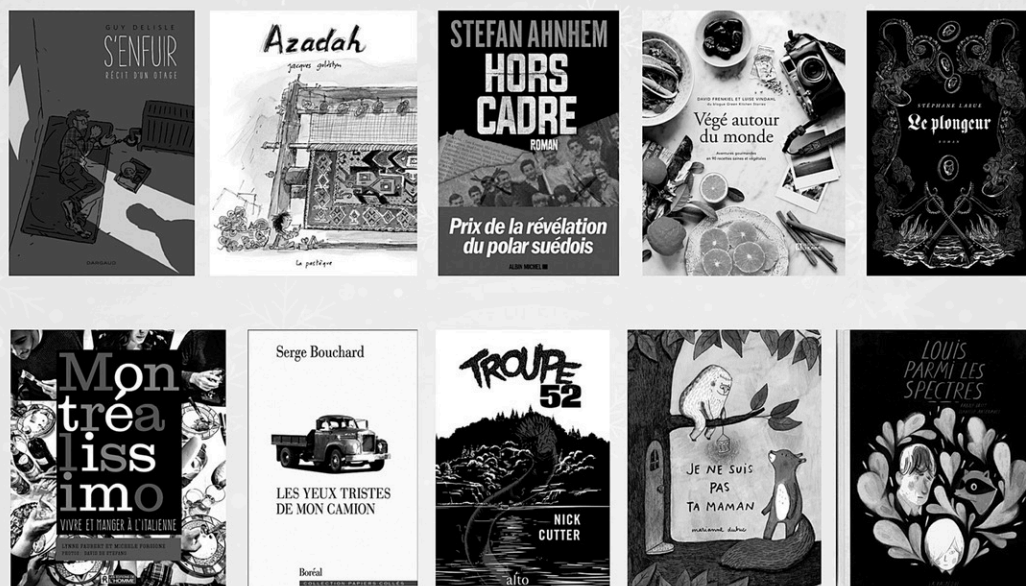
JE NE SAIS PAS PONDRE L'ŒUF,
MAIS JE SAIS QUAND IL EST POURRI

368 pages
papier - numérique

Flammarion
Québec

Lisez un extrait sur
flammarion.qc.ca

Remplissez vos bas de Noël!



Profitez de notre promotion saisonnière
à l'achat de trois livres

1^{er} 10% de rabais*
2^e 15% de rabais*
3^e 20% de rabais*

Du 12 au 27 novembre 2016

*Rabais à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement, à l'exception des livres scolaires et d'informatique.



le Parchemin

LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE
DEPUIS 1966

Berri-UQAM

www.parchemin.ca

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ROMAN FRANÇAIS

Car la vie est si fragile

Julien Suaudeau clôt sa « trilogie de la terreur » en passant par les attentats de Paris

CAROLINE JARRY

Le troisième roman du Français Julien Suaudeau résonne comme un vibrant appel à la vie, un an presque jour pour jour après les attentats terroristes du vendredi 13 novembre dernier à Paris. En exergue du roman, l'extrait d'un poème d'Aragon donne le ton (et le titre) du livre: « *Rien n'est plus fort, ni le feu ni la foudre, que mon Paris défiant les dangers* ». On sent d'emblée la douleur ressentie face aux attentats, mais aussi la force et la détermination d'aller au-delà de la terreur.

Ni le feu ni la foudre suit cinq personnages tout au long de la journée du 13 novembre, tous plus ou moins liés entre eux et qui vont peu à peu diriger leurs pas vers le Bataclan et les autres cibles où 130 personnes ont été tuées l'an dernier. Chacun des personnages est aux prises avec un drame personnel: Ariane, enceinte, qui décide de quitter son conjoint pour « se remettre à vivre »; Pauline, hantée par la disparition de son frère jumeau; Igor, à qui le médecin annonce qu'il lui reste cinq semaines à vivre; Raphaël, qui veut reprendre le contrôle de sa vie après une série d'échecs professionnels et personnels; et enfin Stella, une ado de 13 ans persécutée à l'école pour son orientation sexuelle, qui sent, qui sait, le drame à venir.

L'histoire s'arrête juste avant que ne surviennent les attentats. On ignore donc si ses protagonistes en seront victimes, laissant une fin ouverte et ambiguë. On sait, nous, lecteurs et citoyens, que les attentats fatidiques s'en viennent, par de petites allusions ici et là, une voiture belge, un concert. Mais jamais il n'est question de terrorisme dans le roman, où chacun vaque à ses petites affaires personnelles, à sa vie. C'est peut-être là à la fois la beauté et

la faiblesse du roman. Beauté parce que Suaudeau choisit de montrer combien la vie est fragile et précieuse, malgré tous les problèmes. Faiblesse parce que le roman n'a de sens que lié aux attentats, et que leur quasi-absence laisse une impression de déséquilibre.

Ni le feu ni la foudre vient clore un cycle de trois romans que certains journalistes ont qualifié de « trilogie de la terreur ». Par un terrible hasard, le premier roman de Suaudeau, *Dawa* (2014), mettait en scène une série d'attentats terroristes perpétrés à Paris... un vendredi 13. Le deuxième roman, *Le Français* (2015), examinait les motivations d'un jeune paumé français pur jus parti faire le djihad au Mali et en Syrie.

Les thèmes du terrorisme et de l'islamisme, si présents dans l'actualité, ont inspiré un certain nombre d'auteurs français, dont Michel Houellebecq avec son controversé roman *Soumission*. Julien Suaudeau est toutefois d'une tout autre école. Des États-Unis où il vit depuis 10 ans, il a dénoncé à plusieurs reprises dans *Le Monde* et *Libération* le durcissement identitaire de la société française devant l'islam et l'abandon des jeunes des banlieues pauvres par l'État français, en cause selon lui dans la radicalisation des jeunes musulmans.

Ce troisième roman est en quelque sorte sa réponse pleine d'humanité aux attentats islamistes d'il y a un an. En ces temps de terrorisme, il nous dit que nous sommes fragiles et nous appelle à vivre du mieux que nous pouvons.

Collaboratrice
Le Devoir

NI LE FEU NI LA FOUDRE
Julien Suaudeau
Éditions Robert Laffont
Paris, 2016, 270 pages

BANDE DESSINÉE/ENTREVUE

« Nous sommes encore englués dans ce 13 »

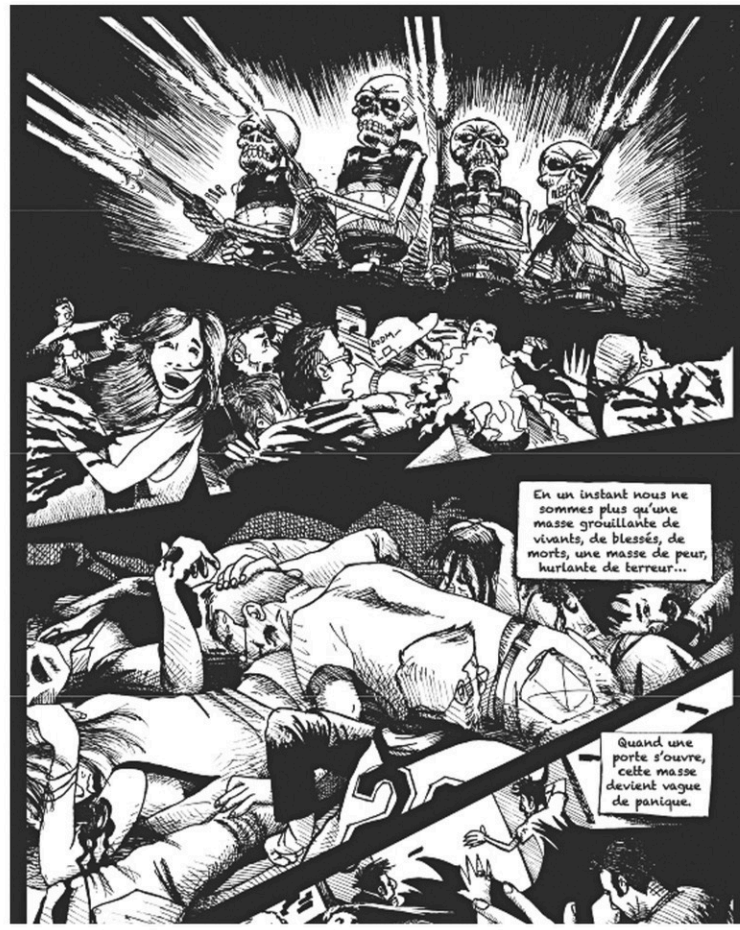
Dans un récit cathartique, Fred Dewilde met en dessin l'horreur de sa soirée au Bataclan

FABIEN DEGLISE

Depuis un an, il n'y a pas eu un soir où Fred Dewilde n'a pas parlé du Bataclan avec sa femme, avant de se coucher. « *Par l'entremise de l'actualité, par celle de l'angoisse, par celle de l'élection américaine, tout me ramène encore à ça*, a-t-il indiqué cette semaine dans une entrevue accordée au *Devoir*. *Il y a tellement de facettes à cette histoire qu'il nous faudra encore du temps pour passer à autre chose.* »

Nous? Les survivants des attentats du 13 novembre 2015 à Paris qui, ce soir-là, ont emporté dans la mort 90 des nombreux spectateurs rassemblés au Bataclan sur le boulevard Voltaire pour assister, dans l'euphorie, à un concert du groupe américain Eagle of Death Metal. Fred Dewilde, la cinquantaine débridée, était là avec des potes et quelques verres de bière pour célébrer « *la vie et le rock* ». Puis, à 21 h 40, une vague de terreur a déferlé dans ce temple de la musique et du divertissement, brisant, à grand coup d'obscurantisme, d'explosif et d'armes semi-automatiques, la banalité de ce destin. Un drame qu'il raconte dans *Mon Bataclan*, récit cathartique dans lequel il a couché des images fortes sur le papier, pour mieux les sortir de sa tête.

« *Cela a été douloureux, psychiquement et physiquement, mais c'était utile, explique-t-il. J'ai exprimé plus de choses en trois mois de dessins qu'en trois mois avec ma psy. Comme tous les survivants, j'avais le film qui passait en boucle, à l'infini, nuit et jour. Je n'ai réalisé qu'en le faisant tout le bien que cela allait me procurer. Je n'avais pas le choix, je devais le faire.* »



LEMIEUX ÉDITEUR

Mon Bataclan remonte le fil d'un temps suspendu, depuis les minutes qui ont précédé l'entrée en scène des terroristes avec leur scénario macabre jusqu'à la sortie des survivants dans l'hébétément et l'incompréhension.

Entre traumatisme et réflexion

Rétrospective sombre d'une soirée qui bascule dans l'horreur, *Mon Bataclan* remonte le fil d'un temps suspendu, depuis les minutes qui ont précédé l'entrée en scène des terroristes avec leur scénario macabre jusqu'à la sortie des survivants dans l'hébétément et l'incompréhension. Avec un dosage juste des détails, Fred Dewilde s'y expose, entre autres, allongé sur le sol, à côté d'une inconnue blessée avec qui il a dû faire « le mort » pendant d'interminables minutes pour ne pas devancer

la sienne, alors qu'autour de lui des hommes armés, représentés dans son œuvre en chevaliers de l'Apocalypse, s'amuse à soustraire des vies. Le récit oscille entre traumatisme et réflexion, particulièrement dans une deuxième partie qui témoigne de son retour à la vie, dans un long texte qui se substitue alors au dessin.

« *Ceux à qui j'avais parlé de ma soirée ont pris conscience de l'horreur en lisant ma bande dessinée*, dit Fred Dewilde. *Une chose comme celle-là, on ne peut se l'imaginer avant de l'avoir vécue. Ce n'est pas un*

film. *Ça a des odeurs, des goûts, des bruits* » qui forcément hantent en permanence les survivants et leurs sens.

Dans son bouquin, le graphiste raconte avoir perdu la notion du temps, être entré dans une autre temporalité après ce contact forcé avec la haine et la mort. Un trouble de la perception que la commémoration, un an plus tard, vient réveiller. « *Dans ma vie, les gestes simples ont retrouvé leurs mécaniques, mais l'orientation est encore une chose difficile, tout comme le manque de rapidité dès qu'un problème organisationnel se pose* », dit-il, avant d'ajouter: « *J'ai fait cette bande dessinée six mois après l'attaque. Je voyais le Bataclan loin de plusieurs années derrière moi. Aujourd'hui, j'ai le sentiment que c'était la semaine dernière. Nous sommes encore englués dans ce 13. Nous sommes encore les pieds dedans.* »

Troublé, l'homme reste aussi en colère, dit-il, contre les politiques, contre les gens « *qui ne reculent pas, qui foncent droit dans le mur de l'inhumain* ». « *Ce sont eux qui me font le plus peur aujourd'hui, peur de voir une guerre éclater et de voir mon fils de 20 ans partir au combat, ou, pire, vivre ce que j'ai vécu.* » En conclusion de son bouquin, il précise avoir vu assez de « *sang, de corps mutilés, brisés, déchirés, explosés, assez de larmes, d'angoisse pour plusieurs vies* », réclame désormais, pour la vie qui lui reste, le droit, après avoir eu la chance de sortir vivant du Bataclan, puis d'avoir pu dessiner ça, de pouvoir désormais rêver.

Le Devoir

MON BATACLAN
Fred Dewilde
Lemieux éditeur
Paris, 2016, 48 pages

DELBUSSE ÉDITEUR

AU SALON DU LIVRE
STAND GALLIMARD (102)

DELBUSSEEDITEUR.CA

Venez rencontrer:

- Alain Labonté
Une âme et sa quincaillerie
Jeudi de 17 à 19h
- Paule des Rivières et Raynald Petit
Chemin faisant
Vendredi de 17 à 19h
- Marc Lesage
Journal d'un sociologue
Samedi de 18 à 19h
- Renée Joyal
Germaine de Staël et George Sand
Dimanche de 15h30 à 17h

Y'A DE QUOI LIRE!

Les livres québécois, j'en lis, j'en débats.

FINALISTES ÉDITION 2017

Fanny Britt
Les maisons / Le cheval d'août

Christian Guay-Poliquin
Le poids de la neige / La Peuplade

Serge Lamothe
Mektoub / Alto

Chloé Savoie-Bernard
Des femmes savantes / Triptyque

David Turgeon
Le continent de plastique / Le Quartanier

prixlitterairedescollégiens.ca

Montreal

Les Éditions de l'Homme célèbrent Montréal
au stand 460

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Une société de Québecor Média

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

PRIX MÉDICIS 2016

Le visage humain d'un fait divers

Laëtitia d'Yvan Jablonka réhabilite consciencieusement la figure d'une victime

FABIEN DEGLISE

C'est fatal: dans un fait divers, la victime existe seulement dans l'ombre de la triste célébrité de celui ou celle qui l'a tuée. Laëtitia Perrais, 18 ans, enlevée, violée, puis tuée dans une petite ville de la France atlantique, est venue, dans la nuit du 18 au 19 janvier 2011, allonger cette liste interminable d'individus condamnés à n'être rien de plus que «*l'aboutissement d'un parcours criminel*», qu'une réussite de plus, presque banale, «*dans l'ordre du mal*». Le pouvoir de son meurtrier lui a ôté la vie, mais il lui a aussi enlevé le droit d'être elle-même, d'avoir une existence propre, y compris dans sa mort.

Sur Wikipédia, son nom apparaît sur la page de son meurtrier. Au procès, le point focal était sur le tueur, devenu héros de ce drame. Un deuxième outrage, après celui fait à son corps, estime Yvan Jablonka qui, dans *Laëtitia ou la fin des hommes*, a décidé de délivrer cette jeune femme du crime sordide et «*misogyne*», écrit-il, qui lui a fait perdre sa vie, son humanité et sa dignité. Il le fait en remontant, avec la précision de l'historien, avec le souci analytique du sociologue, avec la plume du romancier — il est tout ça à la fois —, le fil d'une existence forcé singulière qu'un criminel a un jour décidé de couper. Le résultat hybride, qui se promène entre essai, roman, enquête journalistique, a remporté le prix littéraire Médicis 2016 au début du mois de novembre.

«*Je n'ai pas envie de la laisser toute seule*, écrit l'auteur en conclusion de cette vaste enquête sociale, autopsie d'un meurtre qui donne surtout le point de départ d'une réhabilitation consciencieuse de la figure d'une victime. *Que mon livre soit sa phosphorescence*, [...]



JEAN-SÉBASTIEN EVRARD AGENCE FRANCE-PRESSE

Janvier 2011. La petite communauté de Pornic, en France, est sous le choc après la disparition de la jeune Laëtitia Perrais

une traîne de mots qui disent autant sa grâce et sa noblesse que ses fautes d'orthographe, autant sa détresse et son malheur que ses selfies sur Facebook et ses soirées karaoké au Girafon.»

Le travail de Jablonka n'est pas éloigné de celui mené au début du siècle par Emma-

nel Carrère dans *L'adversaire* (P.O.L.), œuvre fascinante qui relate, entre roman et grand reportage, le destin méphitique de Jean-Claude Romand, faux médecin mais vrai menteur, qui a cherché dans l'homicide un remède à ses contradictions.

De ses rencontres avec Jessica, la sœur jumelle de Laëtitia, à ses conversations avec l'avocate de la jeune fille, qui s'est trouvée au cœur d'une sombre histoire d'agression sexuelle dans sa famille d'accueil, en passant par des échanges avec des journalistes ou avec le père de la victime, il tire une broderie narrative habile qui laisse la diversité des points de vue et des regards sur l'affaire se rapprocher, s'éloigner, s'unir, se contredire, repartir et revenir sur eux-mêmes, comme pour mieux circonscrire l'épaisseur des traits d'un drame situé dans son contexte familial, social, émotif, politique, même, qui l'a fait naître. Ce drame, expose Yvan Jablonka, nous rappelle «*que nous vivons dans un monde où les femmes se font injurier, harceler, frapper, violer, tuer. Un monde où les femmes ne sont pas complètement des êtres de droit. Un monde où les victimes répondent à la hargne et aux coups par un silence résigné*».

En 400 pages, l'historien-sociologue évite les ornières habituelles du voyeurisme, de la moralisation, tout comme celles du déterminisme social, pour expliquer un drame par l'enfance troublée, pauvre et malmenée autant de la victime que du meurtrier. Il laisse plutôt les faits établir le sens et la signification des cercles concentriques que cette jeune fille pleine de vie a induits en «*coulant à pic*», pour la rêver «*comme si elle était absente*» et finalement laisser les contours d'un visage humain transcender la triste banalité d'un fait divers.

Le Devoir

LAËTITIA
OU LA FIN DES HOMMES
Yvan Jablonka
Seuil
Paris, 2016, 400 pages



BANDE DESSINÉE

SEXE STORY
LA PREMIÈRE HISTOIRE
DE LA SEXUALITÉ EN BD
Philippe Brenot et Laëtitia Coryn
Guy Saint-Jean éditeur
Laval, 2016, 204 pages

C'est bien connu, l'histoire de l'humanité n'est qu'une longue et interminable histoire de cul! Et ce n'est pas Philippe Brenot et Laëtitia Coryn qui vont dire le contraire, eux qui viennent de mettre en bande dessinée une étonnante rétrospective de la sexualité à travers les âges. L'ouvrage, fortement didactique et à peine salace, suit ce long coût ininterrompu de l'origine du monde au sexe dématérialisé du XXI^e siècle, en s'arrêtant sur l'obsession du phallus dans l'Égypte ancienne, la débauche des fêtes romaines, le libertinage des dames galantes, le recul de la pudeur tout comme sur les nombreuses hypocrisies qui ont régulièrement recouvert ce pan de la condition humaine. Complète, ludique, précise et sans aucun tabou — la case montrant un couple nu et un cône orange en témoin —, cette histoire du sexe se pose en œuvre éducative et divertissante habilement conçue pour ne pas bouder son plaisir.

Fabien Deglise



NOUVELLES

LE BAZAR AMOUREUX
Jean-Pierre Ronfard
Boréal
Montréal, 2016, 170 pages

On se surprend d'abord du fait que ce soit sous la couverture bleue de la collection «Liberté grande» que *Le bazar amoureux* de Jean-Pierre Ronfard soit donné à lire: les miniatures charnelles et charnues laissées par le défunt homme de théâtre (1929-2003) campent nettement du côté de la fiction littéraire, alors que cette série dirigée par Robert Lévesque se consacrait jusqu'à maintenant à la prose d'idées. Peut-être faut-il lire cette suite de mises en bouche (ou mises à feu) comme un traité sur le désir mâle: cinquante historiettes — un seul paragraphe parfois, jamais plus de cinq pages — coulées de la plume d'un ripailleuse de première classe, un bon satyre fondant joyeusement bonne chair et bonne chère, pour le meilleur et pour le pire. Comme parfois avec le sexe, ça touche par moments à l'odieux et au mesquin. Contrairement au sexe, on aimera particulièrement les moments où l'auteur nous laisse en plan, nous oblige à terminer ça en solitaire, nous invite à imaginer l'après, l'avant, le pourquoi et le comment.

Alexandre Cadieux

LITTÉRATURE

Autoportrait d'un lecteur

De l'Académie française à Stefan Zweig, Pierre Assouline s'offre un *Dictionnaire amoureux des écrivains et de la littérature*

CHRISTIAN DESMEULES

«*Le genre a ses règles, et celui-ci n'y fait pas exception: l'intérêt en est inégal, le banal y côtoyant l'original*», écrit Pierre Assouline à propos du *Journal* de Valéry Larbaud. On pourrait presque dire la même chose de son *Dictionnaire amoureux des écrivains et de la littérature* qui vient de paraître.

Plus connu comme biographe (Gaston Gallimard, Hergé, Simenon), journaliste et blogueur littéraire (*La république des lettres*), Pierre Assouline siège aussi depuis quelques années à la prestigieuse académie Goncourt, qui décerne chaque année le prix du même nom. Il est aux premières loges de la vie littéraire française et en plein cœur de l'institution.

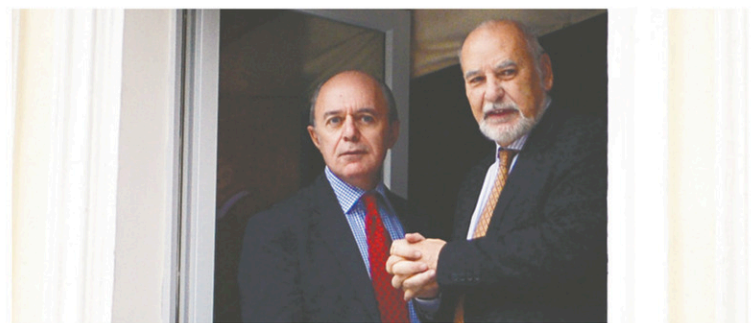
Amitiés, exercices d'admiration, détestations, fascinations: la forme éclatée d'un dictionnaire — surtout «amoureux» — permet d'aller partout. On y trouvera des anecdotes, des souvenirs de lecture et de relecture, des rencontres uniques et marquantes, quelques ragots de coulisses

et des secrets de cuisine du monde de l'édition. Assouline y distribue les lauriers et les coups de dents, épingle autant les vivants que les morts (des éloges pour Antoine Blondin, Alain Finkielkraut et Patrick Modiano, des piques à l'endroit de Le Clézio et d'Umberto Eco).

Il oppose les souvenirs de Charles de Gaulle aux mémoires de Churchill — l'œuvre solitaire de l'un, les cinq secrétaires à temps plein et le Nobel de littérature de l'autre —, visite les préfaces, la proustologie, Marguerite Duras, Robert Walser et Angelo Rinaldi.

Et qu'il se désole de l'attitude de certains héritiers littéraires (voir le procès que lui a intenté la veuve de Borges) ou regrette l'expression détestable «*se lit comme un roman*», le regard de Pierre Assouline est large et se nourrit souvent d'un bon sens de la formule.

Passionné, il l'est jusque dans sa défense et son illustration du travail de critique littéraire, qui nous donne envie de le citer au long: «*Qu'il ne participe pas à la promotion tout en se faisant l'écho de l'actualité de la librairie (un grand écart)*».



ERIC FEFERBERG AGENCE FRANCE-PRESSE

Membre de l'Académie Goncourt, Pierre Assouline (à gauche), ici aux côtés de Tahar Ben Jelloun en 2013, est un amoureux des livres et de leurs écrivains.

«*Qu'il s'engage dans un parti pris à condition de se justifier. Qu'il fasse découvrir et rêver. Qu'il informe en hiérarchisant. Qu'il ait autant de mémoire et de curiosité que de générosité. Qu'il étonne, bouscule, inquiète et émeuve. Qu'il mette un livre en perspective et le contextualise. Qu'il soit indépendant.*»

Sous ses presque mille pages de faits et de méfaits, son *Dictionnaire amoureux des écrivains et de la littérature* est aussi un véritable autoportrait. Subjectif, arbitraire, forcément injuste, incomplet, le recueil comporte certaines entrées qui sont parfois — et pourquoi pas — le fruit d'un savant recyclage: elles sont constituées d'extraits des articles, pré-

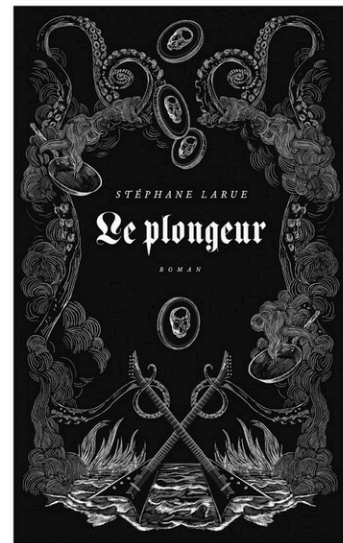
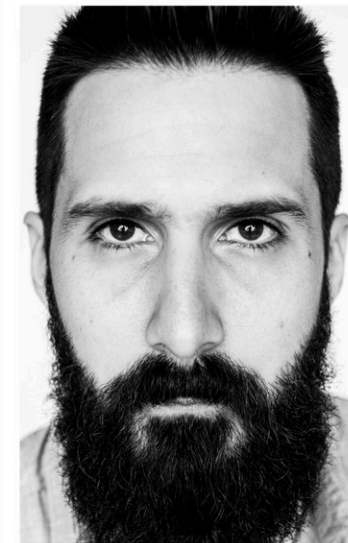
faces ou billets de blogue que Pierre Assouline a signés pendant quelques décennies.

Et ne lui faites surtout pas l'insulte de trouver son ouvrage «intéressant», il ne vous le pardonnerait pas: «*Ce qu'on dit d'un livre quand on ne sait pas quoi en dire. Ce qu'on peut dire de pire s'agissant d'un roman.*»

Collaborateur
Le Devoir

DICTIONNAIRE
AMOUREUX DES
ÉCRIVAINS ET DE LA
LITTÉRATURE
Pierre Assouline
Plon
Paris, 2016, 882 pages

LE QUARTANIER



«*LE PLONGEUR NOUS JETTE DANS LA FRÉNÉSIE
DES ENTRAILLES CHAUFFÉES À BLANC
D'UN RESTAURANT DE MONTRÉAL AU DÉBUT
DES ANNÉES 2000.* [...]»

Un peu comme on a l'impression, lorsqu'on lit certains passages de *Moby Dick*, d'être sur le pont grouillant du *Péquod*, aux premiers rangs du spectacle du courage et de la folie, la narration immersive et tourbillonnante est ici une expérience en soi. Le résultat est parfois à couper le souffle: cinq cents pages fiévreuses qui nous emportent quelque part entre *Le joueur* de Dostoïevski et le *Kitchen Confidential* d'Anthony Bourdain [...] Poignant et magnifique.»
CHRISTIAN DESMEULES, *Le Devoir*

STÉPHANE LARUE AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 402, VENDREDI, SAMEDI & DIMANCHE
18, 19 & 20 NOVEMBRE

WWW.LEQUARTANIER.COM | Offert aussi en format numérique

400 pages • 32,95 \$



TEXTES INÉDITS
Louise Portal • Fernand Ouellette
Antonine Maillet • France Martineau
Sylvestre Clancier • Roger Des Roches • Josée Cardinal • Olivier Maupin
Fredric Gary Comeau • Jean-Joseph Julaud • Norman Rickert
Alain Rey • Jean-Claude Irving Longin • André Beauchamp
Serge Bilé • Louise Guillemette-Labory • Jeanne Lemire
Claude Vaillancourt • Laurent Laplante • Robert Soulières
Benoît Lacroix • Jo Ann Champagne • Hubert Reeves

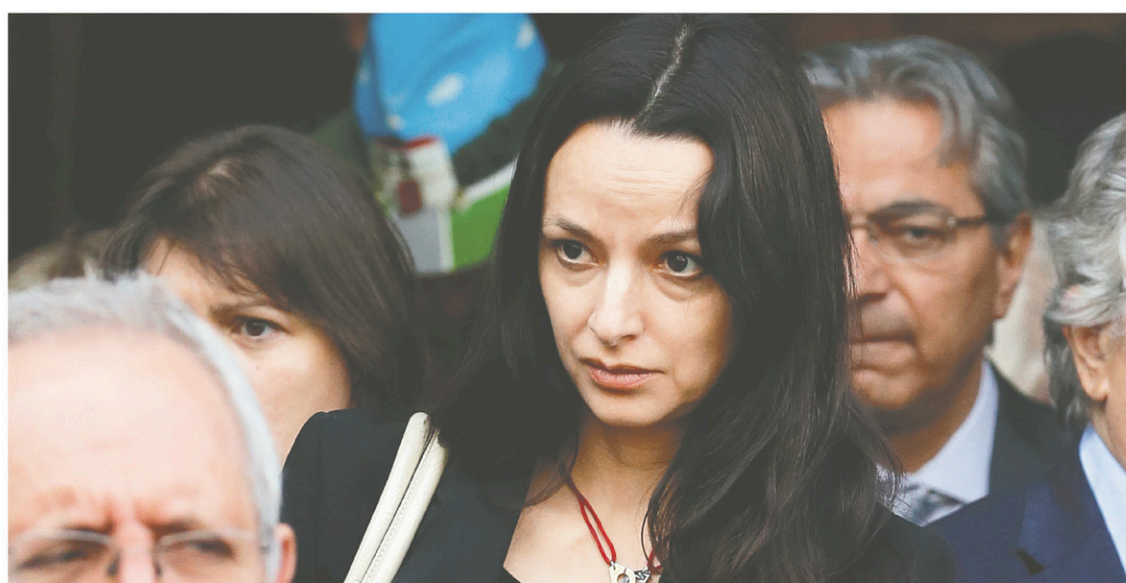
Vingt-trois auteurs et écrivains,
une incorrigible passion!

Louise Portal • Fernand Ouellette • Antonine Maillet • France Martineau • Sylvestre Clancier • Roger Des Roches • Josée Cardinal • Olivier Maupin
Fredric Gary Comeau • Jean-Joseph Julaud • Norman Rickert • Alain Rey • Jean-Claude Irving Longin • André Beauchamp • Serge Bilé
Louise Guillemette-Labory • Jeanne Lemire • Claude Vaillancourt • Laurent Laplante • Robert Soulières • Benoît Lacroix • Jo Ann Champagne • Hubert Reeves

SODEC
QuébecConseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the Arts

groupefides.com FIDES

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



PATRICK KOVARIK AGENCE FRANCE-PRESSE

À la manière de Marivaux, Éliette Abécassis cherche dans ses contemporains la matière à ses comédies.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'angoisse d'aimer

Éliette Abécassis et Nina Bouraoui sondent le cœur et la détresse des amoureuses déçues

GUYLAINE MASSOUTRE

Sublime, l'amour au féminin comporte aussi ses malentendus et ses ratés. Le roman *Philothérapie* d'Éliette Abécassis propose une comédie délicieuse, inspirée par Marivaux et par ses jeux de rôles et de masques. Fiction à l'appui, elle somme les philosophes de parler de l'amour. Une femme éclairée en vivra-t-elle mieux? Sortira-t-elle de l'éternel malentendu de l'amour? Ou tout cela n'est-il qu'un jeu?

Insatisfaite de sa relation avec Gabriel, Juliette, «*accro à l'amour*» mais sûre d'en avoir fini avec son couple, interroge *Philoskype.com*, un site de thérapie par la philosophie. On y promet de «*guérir les maux de l'âme grâce à un dialogue avec un professeur*». Constant endosse ce rôle de brillant sauveur. Ces personnages doués en relèveront-ils le défi?

Aimer après trente ans, pense Juliette, c'est pousser la pierre de Sisyphus qui dégringole sur le versant déceptif. Par courriel et bientôt par Skype, le beau Constant entreprend de corriger la «*maladie existentielle*» de Juliette. Séduite par ses discours calés, mais rencognée dans son fauteuil, Juliette en redemande.

Elle a quitté un psychanalyste, voilà qu'elle branche ses désirs sur cette entité virtuelle qui lui parle! Dans cet amour transférentiel, elle oublie son «*chagrin de non-amour*» initial et fait fi de l'homme qui l'aime encore. Elle veut l'autre, qui excite ses sens sans toucher le réel. Encore! répète-t-elle à sa manière inassouvie.

La part des mots

Des maux aux mots, Juliette a franchi le pas. Socrate, Aristote, Hegel, Lacan, Catherine Millet, et tous les romans, *Belle du seigneur*, *Loin de Chandigarh*, *Adolphe*, *Orgueil et préjugés*, *Madame Bovary*, *Anna Karenine*, ne la reconfortent pas de l'éphémère sensation d'aimer. Si la littérature lui permet de décliner son incomplétude, l'incompatibilité du désir et du bonheur à quelque chose que la philosophie n'atteint pas. L'angoisse d'aimer perce son excès de travail et même l'intelligence des mots.

Comment résoudre cette confrontation de l'esprit et du corps? L'amour est-il traître? Ou, après la jalousie, faut-il accepter un «*entre-soi*» placide, où les partenaires équilibreraient manques et capacités relatives? On en discute

dans ce roman, jusqu'à ce que les corps réels fassent irruption. Vivre l'amour n'est pas en dissenter. Abécassis va précipiter ses personnages dans le jeu des actes. Tant pis pour la casse. Chacun y découvre de l'inconnu, drôle ou dramatique. Et Juliette, rattrapée par son propre jeu, aimera d'une manière profondément transformée.

Un reste d'autre

Dans *Beaux rivages* de Nina Bouraoui, les prémisses de la même question — Qu'est-ce qu'aimer pour une femme? — concernent l'injustice de l'amour. La narratrice vient d'être quittée. Victime de l'inégalité d'aimer, elle est envahie par la déception et par les obsessions de réparation. En elle, tout la tire vers le passé. Elle émergera lentement de sa passion solitaire, qui l'enferme dans la douleur et les actes inappropriés.

Imaginatif, ce personnage féminin possède à la fois l'intelligence et le désir d'en finir avec son masochisme. Son film intérieur, puissant, livre un combat psychique contre l'ingénuité des mots de l'amour: «*L'amour est ce qu'il y a de plus incertain: sublime dans son envol, hideux quand il se brise sans prévenir*». Comment lutter contre le souvenir, qui transforme tout en irréalité?

Bouraoui dit justement les détours retors de notre temps, les ressacs et les mouvements contraires. D'un côté, Adrian, l'ex-amant, entretient la déroute amoureuse. De l'autre côté, l'angoisse de la narratrice produit la haine qui se tient si près de l'amour. Mais le temps joue dans sa conscience, et tandis que la narratrice s'abandonne à sa propre histoire, au vide et à l'effroi, ceux-ci rentrent dans le rêve dont elle s'éveille en défaisant la chaîne de ses illusions.

Collaboratrice
Le Devoir

PHILOTHÉRAPIE

Éliette Abécassis
Flammarion
Paris, 2016, 313 pages

BEAUX RIVAGES

Nina Bouraoui
JC Lattès
Paris, 2016, 245 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Chevauchées mâles sur le dos de l'amour

Laurent Mauvignier et Alexandre Postel explorent les clichés de ces passions qui rendent odieux ou idiot

GUYLAINE MASSOUTRE

Ni cris ni déclamation d'amour chez Laurent Mauvignier dans *Continuer*. C'est pourtant d'aimer qu'il est question. Pas davantage chez Alexandre Postel, avec *Les deux pigeons*, variation sur la fable de La Fontaine où il en va de la tendresse fusionnelle et de ses déceptions.

L'homme croit créer. Il engendre même la femme forte. Mais quand il s'agit d'aimer la vérité de l'autre, c'est plus compliqué. L'homme ne se débat-il pas avec ses fantasmes? Mauvignier et Postel explorent le chiffre 2 de l'amour, quitte à compter l'enfant comme l'un des deux. Comment faire couple selon la raison et l'harmonie? À chacun sa réponse dans son titre: tenir bon ou s'en moquer.

Le plus optimiste semble Mauvignier, qui part du couple hargneux et divisé, où l'enfant fait duo soit avec sa mère, soit avec son père. Exit la force mâle chez Mauvignier. Chez Postel, ironie. Sa fiction part du vide de l'espace social ou, pour un jeune couple, aimer ne pose plus de problème, tant les inconscients en sont réduits à servir la pure fonctionnalité.

L'homme troublé

Dans *Continuer* de Mauvignier, l'enjeu de l'aventure consiste à sauver un grand adolescent, Samuel, délinquant en voie de marginalisation. L'identité de ce garçon se joue dans son rapport violent aux femmes: sa mère, Sybille, et une fille violée en groupe. Benoît, son père qui l'aime, lui transmet brutalement sa masculinité sexuée.

De cet imbroglio psychique assez banal, les services juridiques sont près de s'emparer. Sybille entraîne alors Samuel dans une chevauchée mâle au Kirghizistan. Jouant sur la fonction parentale déplacée, elle provoque l'extrême désarroi du fils, «*pris au piège*» parental, dit-il, mais aussi la faiblesse paternelle qui, selon elle, constitue le drame essentiel. Mauvignier infléchit la logique des relations nouées en ramenant la liberté féminine et en lui permettant d'exercer courageusement ses responsabilités.

De biais, par cette chevauchée où la mort cogne, le romancier traite l'amour qui ra-



JOEL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Optimiste face à l'amour, Laurent Mauvignier convoque héroïsme, exotisme et nature pour renouer les êtres.

vage et relie ces trois êtres, «*le sourire carnassier*» de Benoît, la fureur de Sybille et la haine de Samuel. La nature, l'héroïsme et l'exotisme y font figure de solutions pour reconstruire l'amour. Samuel, qui a sommé Benoît de le sortir de cette Asie lointaine, comprend qu'il doit «*continuer*»: quand la vie n'est plus que «*l'impression de s'effondrer à chaque secousse*», il faut mourir ou rebondir. Plus qu'une initiation, ce chemin de croix implique le pardon et la rédemption, qui passent par le choix, l'effort physique et le risque de la mort.

Faire couple

Dans *Les deux pigeons* de Postel, Théodore et Dorothee forment un jeune couple parfait, que nulle folie ne traverse. Un problème vient à survenir, une envie, un malaise? Ils ont une solution simple. Repeindre l'appartement, acheter une lampe, etc. On se croit dans *Les choses* de Perec. Quel ennui!

Postel livre toutes les obsessions et maniaqueries de Théodore et Dorothee. Les soirées avec leurs amis. La consommation. Les normes auxquelles on obéit. Ils pensent ainsi faire une vie de pa-

resse, de conformisme et de non-sens. Ironique, l'auteur promène son lecteur ainsi sur deux cents pages. Là, les consciences s'éveillent. La tristesse de cette «*demi-vie*», la quiétude sans relief, l'inconsistance des sensations et des désirs nous interpellent sur ce qui reste encore.

Théodore interroge-t-il Internet sur l'amour qu'il tombe sur des mièvreries, loin de ce Stendhal qui a écrit sur la passion des pages incompréhensibles pour lui. De quoi parlait donc Stendhal? Postel ira jusqu'au bout des rêves de tendresse «*dans le néant des communications, comme un trésor enfoui au fond des océans*». Dur constat, tout perecquien, qui passe au tour des soirées perdues devant les séries télévisées.

Collaboratrice
Le Devoir

CONTINUER

Laurent Mauvignier
Minuit
Paris, 2016, 239 pages

LES DEUX PIGEONS

Alexandre Postel
Gallimard
Paris, 2016, 227 pages

BOUCHARD

SUIITE DE LA PAGE F 1

c'est que des populistes caricaturaux, ç'a déjà existé... Mussolini, Hitler... Les gens des communications connaissent les penchants de l'humain. L'ignorance, ça se travaille. Les gens ignorants en colère peuvent faire bien des choses.»

Humaniste malgré tout

À l'écouter dénoncer les travers et les failles de notre société qui refuse de vieillir et de regarder la mort en face, la laideur et la vulgarité s'étalant sur les réseaux sociaux, on pourrait croire que Serge Bouchard est un grand misanthrope devant l'Éternel.

«*Je suis un anthropologue, donc je suis humaniste. Je trouve ça beau, les êtres humains. Je suis d'autant plus déçu quand je suis déçu. Vous connaissez le graffiti "Destroy the fucking human race"? Je trouve ça ben l'un parce que des fois, c'est ce que je pense.*»

Pardon? L'élégant érudit aux propos réfléchis cacherait-il une âme punk? La question le fait sourire. «*Peut-être... en tout cas, je m'y*

L'art de fabuler

Qu'il parle de son vieux Mack, de baseball ou de ragoût de boulettes, ou encore de la présence canadienne-française sur le territoire américain, de ses oncles héros de guerre ou des Amérindiens, Serge Bouchard n'a pas son pareil pour dévoiler la beauté du monde. À travers son regard poétique, son amour de la race humaine, sa nord-américanité bien assumée, il transforme l'ordinaire en merveilleux. Du coup, le lecteur éprouve une certaine fierté à redécouvrir son patrimoine en découvrant *Les yeux tristes de mon camion*.

«*J'ai un discours qui est vraiment à contre-courant. Si on avait un débat public, les identitaires nationalistes pourraient être les plus durs avec moi, car j'entraîne notre débat identitaire dans une autre direction. Une bonne partie de ma carrière, j'ai inversé les rôles. Au lieu de parler de défaite, j'ai fabulé sur nos ancêtres, sur nous, sur ma famille, sur le pays. Quand j'ai fait mon doctorat sur les métiers au long cours, on m'avait dit que le métier de camionneur, c'était un métier de zombies. Tu as le choix de dire ça ou de dire autre chose. Mon parti pris a toujours été de magnifier, de donner du sens, de grandir les choses, autant pour les coureurs des bois que pour les Indiens et les femmes. Si vous me demandiez où loge mon espoir, il est là, dans la poésie.*»

reconnais. Je n'ai jamais été un bon élève. Ça me passe par l'esprit, l'éradication totale de ce qu'on appelle les humains, qui font la guerre, ne soignent pas les enfants, ne les envoient pas

à l'école. L'injustice sociale est rampante. C'est un échec grave. L'être humain est une créature monstrueuse éminemment dangereuse, cent fois plus que n'importe quel fauve. C'est in-

crovable le mal qu'il peut faire à l'humain et à la nature.»

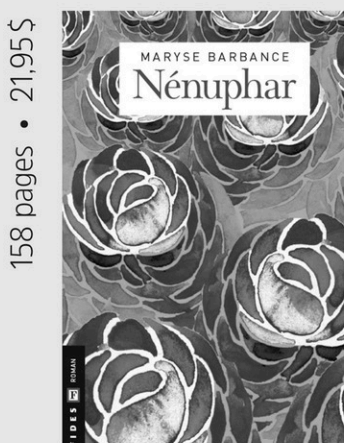
S'il n'est pas punk, Serge Bouchard, qui se déplace et parle lentement, apparaît malgré tout comme une figure subversive dans notre monde où l'on ne sait plus attendre. La lenteur serait-elle un luxe de nos jours?

«*Très certainement une délinquance. C'est devenu tellement facile d'entraver le système. Je suis lent parce que je marche lentement. Ça me vient des routiers, des Innus; les gens m'ont énormément appris. Dans le trafic, si tu es pressé, ralentis. Si tu es immobilisé, essaie de ne pas dire un mot. Il y a une forme de sagesse dans le fait de dire à son environnement qu'on n'a pas envie de devenir fou.*»

Collaboratrice
Le Devoir

LES YEUX TRISTES DE MON CAMION

Serge Bouchard
Boréal
Montréal, 2016, 208 pages



Le nouveau roman de Maryse Barbance

Récipiendaire du Prix Anne-Hébert (2001)

SODEC
Québec

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

groupefides.com FIDES

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ESSAI QUÉBÉCOIS

La loi 101, cet ovni en Amérique

Pour le juriste Éric Poirier, il faut élever la Charte au rang des droits quasi constitutionnels

MICHEL LAPIERRE

L'interprétation restrictive que lui ont donnée une majorité de juges a fait le plus grand mal à la Charte de la langue française, adoptée en 1977 par le gouvernement péquiste. Voilà ce que soutient le juriste Éric Poirier dans son livre sur la fameuse loi 101, qui aura bientôt 40 ans. Il montre que cette interprétation, conforme au prétendu libéralisme juridique anglo-américain, défendu par l'éminent Ronald Dworkin, nie l'originalité même du Québec.

Préfacé par le sociologue Guy Rocher, qui, comme sous-ministre, a assisté Camille Laurin, ministre d'État au Développement culturel, dans la présentation, à l'époque, du projet de loi, l'ouvrage rappelle que le gouvernement, selon l'énoncé de politique, ne visait rien de moins qu'à «établir historiquement un peuple de manière à ce qu'il ne soit plus vulnérable à la dissolution». Il s'agissait d'un dessein inusité aux yeux de l'élite juridique nord-américaine fêlée de précédents.

Bien sûr, il heurtait de plein fouet la Constitution canadienne. Dès 1979, la Cour suprême déclara inconstitutionnelles les dispositions de la loi qui faisaient du français l'unique langue des lois, des règlements



Touchez pas à la loi 101! Décembre 1988, le Québec descend dans la rue pour protester contre des modifications à la Charte de la langue française.

et des tribunaux. Mais la question de la constitutionnalité, si explosive soit-elle, se pose moins souvent que celle, plus subtile, plus pernicieuse, de l'interprétation judiciaire d'autres dispositions de la loi.

C'est cette réalité que Poirier, doctorant en droit et avocat, met en évidence avec brio. Plusieurs jugements sur la langue, en particulier dans l'enseignement, le commerce et le travail, adoptent une interprétation restrictive par rapport au

but fixé par le législateur. Cette tendance très accusée reflète, explique-t-il, l'influence sur notre jurisprudence de la théorie du renommé Ronald Dworkin (1931-2013), philosophe américain du droit.

Grave malentendu

Selon Dworkin, il faut que le juge tienne compte de l'évolution des mentalités, qu'il considère le droit comme une discipline en construction. Il doit ainsi préférer l'esprit à la let-

tre, mais, malheureusement, cet esprit se confond avec la mentalité nord-américaine commune et contemporaine au lieu d'exprimer la spécificité culturelle du Québec et son évolution particulière sur le continent.

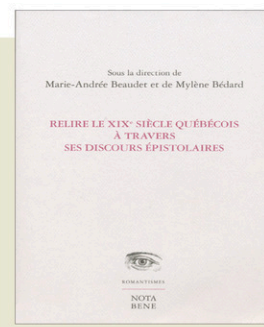
Pour remédier au grave malentendu juridique au sujet de la singularité québécoise, Poirier suggère d'élever les principes de la loi 101 «au rang de droits quasi constitutionnels, c'est-à-dire de droits qui priment sur tous les autres droits». Il signale que le français est ici la langue officielle depuis une ordonnance du roi de France en 1663 que la Grande-Bretagne n'a pas abrogée en reconnaissant par l'Acte de Québec (1774) les «droits civils» de ses nouveaux sujets.

Peut-on mieux nous convaincre que la loi 101 s'enracine dans une autre tradition juridique nord-américaine qui n'a rien à envier au courant dominant?

Collaborateur
Le Devoir

LA CHARTE DE LA LANGUE FRANÇAISE CE QU'IL RESTE DE LA LOI 101 QUARANTE ANS APRÈS SON ADOPTION
Éric Poirier
Septentrion
Québec, 2016, 254 pages

LA VITRINE

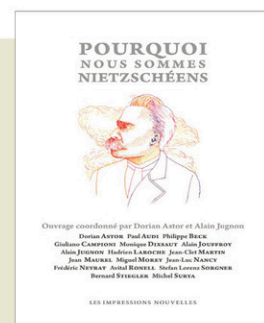


HISTOIRE

RELIRE LE XIX^e SIÈCLE QUÉBÉCOIS À TRAVERS SES DISCOURS ÉPISTOLAIRES
Sous la direction de Marie-Andrée Beaudet et Mylène Bédard

On peut le dire: le XIX^e siècle vu du Québec est un siècle mal aimé. On le dit vide, plutôt rustique et mal dégrossi. On le prétend sans grand intérêt, particulièrement d'un point de vue culturel et littéraire. Mais ce ne sont que de vils préjugés, estiment les universitaires Marie-Andrée Beaudet et Mylène Bédard. Dans un ouvrage collectif, elles en font la démonstration en donnant la parole à ce siècle par l'entremise des échanges épistolaires qu'il a fait émerger. On y retrouve la parole du patriote François-Maurice Lepailleur, la correspondance de l'auteure Félicité Angers — que ces lecteurs connaissaient sous le nom de Laure Conan —, les échanges entre le poète Charles Gill et son ami Louis-Joseph Doucet, entre autres. Autant de fragments d'un passé, à la richesse littéraire qui étonne, surtout quand «on prend la peine de s'y intéresser», estime M^{me} Beaudet.

Fabien Deglise



PHILOSOPHIE

POURQUOI NOUS SOMMES NIETZSCHEENS

Sous la direction de Dorian Astor et Alain Jugnon
Les Impressions Nouvelles
Bruxelles, 2016, 283 pages

Être ou ne pas être nietzschéens? Le débat est relancé par ce recueil répliquant, avec un quart de siècle de retard, au collectif *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens* (Grasset). Fruit d'une quinzaine de philosophes, ce mélange de témoignages et d'analyses pointues propose une relecture de l'œuvre du moustachu allemand pour affronter les enjeux soulevés par le posthumanisme. L'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra* est parfois difficile à suivre, reconnaît Monique Dixsaut. «Sa logique est souterraine, sa cohérence déroutante.» Son décryptage ne nous est pas facilité par le jargon de Bernard Stiegler, qui nous entraîne dans les profondeurs de «l'Anthropocène disruptif», du «Néguanthropocène» et de la «noodiversité». Son collègue Alain Jouffroy y va d'un billet plus personnel rédigé peu de temps avant sa mort. «Le soleil est éternel, écrit le poète français, grâce à [Nietzsche], l'humanité l'est aussi.»

Dave Noël

HISTOIRE ÉPISTOLAIRE

La québécoisité par la correspondance des Ferron

MICHEL LAPIERRE

Peintre et signataire du manifeste *Refus global* en 1948, Marcelle Ferron, à la mort en 1985 de son frère, l'écrivain Jacques Ferron, s'enferma dans sa chambre, atterrée durant trois jours. Elle venait de perdre à la fois son adversaire et son alter ego. L'évocation de cet attachement tumultueux rend irremplaçable la correspondance inédite, *Le droit d'être rebelle*, de celle qui, rangée jadis parmi les révolutionnaires, se disait «seulement à l'heure».

Dans le Québec arriéré de 1948, explique-t-elle, «on avait osé être nous-mêmes et on s'est retrouvés à l'avant-garde». Son frère Jacques, lui, voyait l'avancement collectif comme une métamorphose plutôt que comme une rupture. Dès 1947, médecin dans un village gaspésien, il lui écrit que, même s'il était incroyant, il a payé une «grand-messe pour l'âme (sous-entendu la gloire)» de sa sœur, peintre novatrice découverte par Paul-Émile Borduas.

Dans les années 1940, ses lettres illuminent la correspondance familiale de la jeune artiste. Elles se font plus rares après 1953, car, souligne Babalou Hamelin, fille de Marcelle Ferron (1924-2001) et aussi éditrice très éclairée des

échanges épistolaires choisis, «il lui en voudra terriblement d'être partie en France et il prendra du temps à lui pardonner cet exil, comme il dit». On reconnaît bien ici la défense farouche de l'américanité québécoise si chère à l'écrivain.

Les lettres de Jacques, l'ainé de la famille Ferron, tranchent par leur air narquois et leur ton souverain sur celles des autres correspondants de Marcelle: son autre frère, Paul, médecin, ses sœurs, Madeleine, romancière, et Thérèse, journaliste, morte prématurément. Toujours en 1947, Jacques insinue malicieusement à Marcelle que l'automatisme, école de peinture abstraite qui vient de naître à Montréal autour de Borduas, lui semble «un académisme de fous».

On comprend que, dans la peinture et la littérature, l'affirmation de la personnalité compte plus que l'engouement collectif pour la nouveauté. Cette affirmation détermine l'originalité d'une œuvre et ne peut être que l'aboutissement d'une lente recherche intérieure. Jacques précise à sa sœur que «le génie — ou, pour parler français, la réussite — est une longue patience».

Il préfère la surréalité de la verve populaire au surréalisme livresque et à l'abstraction picturale. Le médecin

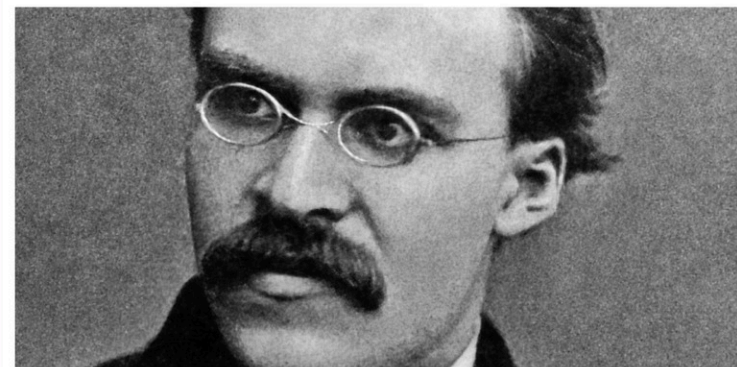
émerveillé, qui accouche les Gaspésiennes pauvres, donne en 1948 à Marcelle, l'avant-gardiste nageant, selon lui, «en pleine bourgeoisie», une profonde et belle leçon: «Une révolution ne se fait pas par le milieu, mais par le bas; et je suis actuellement à la base du monde.»

Marcelle, qui lui avoue son admiration pour le Martiniquais Aimé Césaire, poète de la négritude, n'est pourtant

pas si loin des mêmes racines.

Collaborateur
Le Devoir

LE DROIT D'ÊTRE REBELLE CORRESPONDANCE DE MARCELLE FERRON AVEC JACQUES, MADELEINE, PAUL ET THÉRÈSE FERRON Textes choisis et présentés par Babalou Hamelin
Boréal
Montréal, 2016, 640 pages



Friedrich Nietzsche

WIKI COMMONS

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Stand 236

LE SAVOIR ENGAGÉ

Sous la direction de Michel Dorais

En collaboration avec Rachida Azdouz, Normand Baillargeon, Laurent Debesse, Alain Deneault, Patrick C. Pilotte, Chantal Santerre

MICHEL DORAIS

RACHIDA AZDOUZ

En signature samedi 19 novembre à 15 h

ISBN 978-2-7637-2913-8

Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ESPACE DEROUIN

La constellation de l'aigle, Collection de Hélène et Marc Lussier

RAPACES-RAPTORS-RAPACES

Venez rencontrer l'artiste René Derouin, auteur de deux livres en 2016. Demandez-lui une dédicace et un dessin de sa main.
www.renederouin.com
info@renederouin.com

120 pages, 9 1/2 x 12 pouces

EXPOSITION RAPACES
René Derouin

galeriericdevlin

Du 12 novembre au 17 décembre 2016

550, avenue Beaumont (coin rue Querbes)
Montréal (Métro l'Acadie)

FRANCE MARTINEAU

Bonsoir la muette
ROMAN | 106 PAGES | 17,95 \$
VENDREDI 18 NOV. : 19 à 20 H
SAMEDI 19 NOV. : 13 à 14 H

JEAN BELLO

Exil en la demeure
ROMAN | 182 PAGES | 20,95 \$
SAMEDI 19 NOV. : 14 à 15 H
DIMANCHE 20 NOV. : 13 à 14 H

NATHALIE LAGACÉ

Terminus
ROMAN | 101 PAGES | 17,95 \$
SAMEDI 19 NOV. : 19 à 20 H
DIMANCHE 20 NOV. : 14 à 15 H

RONALD WHITE

Nathalie ne vit plus ici
ROMAN | 184 PAGES | 20,95 \$
SAMEDI 19 NOV. : 15 à 16 H
DIMANCHE 20 NOV. : 14 à 15 H

GILLES HÉNAULT

PRÉSENCE DE CLAUDE GOSSELIN, DIRECTEUR DU CIAC

Regards sur l'art d'avant-garde
ESSAI | 570 PAGES | 69,95 \$
MERCREDI 16 NOV. : 19 à 20 H
JEUDI 17 NOV. : 19 à 20 H

ARAL CYR

Décembre
POÉSIE | 52 PAGES | 12,95 \$
PROSE POÉTIQUE TRÈS URBAINE

VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS **STAND 402**

LES ÉDITIONS
Sémaphore
editionssemaphore.qc.ca

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ESSAI QUÉBÉCOIS

Un secteur agricole québécois à la croisée des chemins

Faut-il préserver le modèle actuel ou prendre le risque du libre marché ?

LOUIS CORNELLIER



Mon rapport à l'agriculture est principalement littéraire. Je me souviens, non sans émotion, d'avoir fait les foins pendant quelques jours à l'époque de ma jeunesse, mais, pour le reste, mon expérience agricole se limite aux mots. Ceux de mon père, fils d'un modeste fermier, empreints de nostalgie en racontant le bonheur de l'heure des vaches dans les années 1940 et 1950. Ceux, aussi, de tous ces écrivains du terroir — Girard, Groulx, Grignon, Guèvremont et même La-berge — qui ont chanté, joyeusement ou tristement, la vie paysanne. Dans mon enfance, j'ai lu, chez ma grand-mère paternelle, *La Terre de chez nous* qui traînait sur la table de la cuisine. Tout ça, tous ces mots, laisse une trace. Aussi, même si l'univers agricole m'est concrètement presque étranger, je lui suis attaché.

Je sais bien que les choses ont changé, que les fermes d'aujourd'hui sont plus grosses, plus modernes et gérées par des agriculteurs plus instruits que ceux d'hier. Il n'empêche qu'elles continuent de structurer le pays québécois. « Quand vous vous arrêtez devant une belle ferme laitière, écrivent les auteurs d'*Une crise agricole au Québec*, vous voyez bien plus qu'une digne représentante d'un secteur économique parmi d'autres. Vous avez devant vous l'un des socles de la société québécoise, de son histoire, de son identité et même de son visage, l'agriculture étant l'activité humaine qui façonne le plus le paysage. »

La gestion de l'offre en danger

Or, s'inquiètent Simon Bégin, ancien attaché politique de Jean Garon, Yan Turmine, agronome, et Yannick Patelli, éditeur du journal indépendant *La Vie agricole*, une foule de ces 5800 fermes laitières sont actuellement menacées de disparition, victimes des divers traités de libre-échange et des failles dans la protection que devrait leur assurer le système de la gestion de l'offre, avec ses fameux quotas. Le principal ennemi des producteurs laitiers qué-

bécois, à l'heure actuelle, est le lait diafiltré américain, un concentré liquide de protéines laitières utilisé dans le fromage, le yogourt et la crème glacée.

Le système de la gestion de l'offre s'applique, au Canada, aux œufs, au poulet et au lait. Les auteurs d'*Une crise agricole au Québec* reconnaissent que la gestion de ce cadre réglementaire « est devenue un monstre de complexité, un système kafkaïen dont peu de producteurs réussissent à comprendre toutes les règles », mais ils se portent néanmoins vigoureusement à sa défense, tout en proposant de le réformer.

En gros, ce système évalue les besoins du marché canadien et octroie aux agriculteurs un droit de produire correspondant à ces besoins. En production laitière, le Québec reçoit 40% du quota national. Maintenir l'équilibre entre la production et les besoins exige aussi de limiter l'importation de produits laitiers étrangers par l'imposition de tarifs douaniers prohibitifs. Il faut, enfin, que le prix que reçoivent les producteurs pour leur lait couvre au moins leurs coûts.

Ce système est en place depuis 1970. Les auteurs estiment qu'il coûte environ 300\$ par famille annuellement puisqu'il fait légèrement augmenter le prix du lait. Ils ajoutent toutefois que, là où ce système n'existe pas (en Europe, depuis l'an dernier, par exemple), les subventions compensatoires versées aux producteurs équivalent à 1000\$ par famille annuellement.

Le prix du libre marché

Chaque brèche dans ce système menace la survie de nombreux producteurs, comme le montrent les exemples récents de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, du Royaume-Uni et de l'Union européenne, où la déréglementation a mené à la réduction du nombre de fermes, au déclin de régions agricoles, à l'explosion des subventions compensatoires et, souvent, à l'augmentation du prix du lait.

L'accord de libre-échange avec l'Europe fera perdre 2% de parts du marché canadien aux producteurs nationaux, et l'éventuel Partenariat transpacifique, 3,25%. Les producteurs n'en sont pas enchantés, mais se disent capables d'affronter ce défi, avec l'aide du programme d'indemnisation promis par le gouvernement fédéral. Ce qu'ils combattent avec énergie, c'est le dumping du lait diafiltré américain, qui peut



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Les accords de libre-échange ouvrent une brèche dans le système de gestion de l'offre. Les vaches du producteur Christian Castonguay, producteur à Mirable, elles, restent impassibles.

représenter jusqu'à plus de 10% de leur marché et qui menace principalement la ferme laitière québécoise moyenne de 60 vaches.

La gestion de l'offre, qui s'accompagne nécessairement d'une forte limitation des importations, n'a pas que des vertus, admettent Bégin, Turmine et Patelli, mais elle a, depuis plus de 40 ans, préservé la vitalité du secteur laitier, permis une saine occupation du territoire et assuré la salubrité et la sécurité alimentaires (les normes américaines, en ces matières, sont nettement moins sévères), le tout sans plomber les finances publiques et les budgets familiaux.

Par conséquent, accepter de fragiliser la gestion de l'offre dans la filière laitière pour soumettre l'agriculture québécoise aux diktats

néolibéraux et libre-échangistes favorables aux très gros producteurs et transformateurs ne va pas sans danger. Cela équivaut, prévient Bégin, Turmine et Patelli, à mettre la hache dans un pilier, à la fois symbolique et économique, du modèle québécois, en échange d'une approche qui n'a pas tenu ses promesses ailleurs.

louisco@sympatico.ca

UNE CRISE AGRICOLE AU QUÉBEC VERS LA FIN DES FERMES LAITIÈRES TRADITIONNELLES ?

Simon Bégin, Yan Turmine et Yannick Patelli
VLB/La Vie agricole
Montréal, 2016, 224 pages

Jacques Salomé

18 novembre De 14h00 à 15h30

19 novembre De 11h30 à 13h30

20 novembre De 12h00 à 14h00

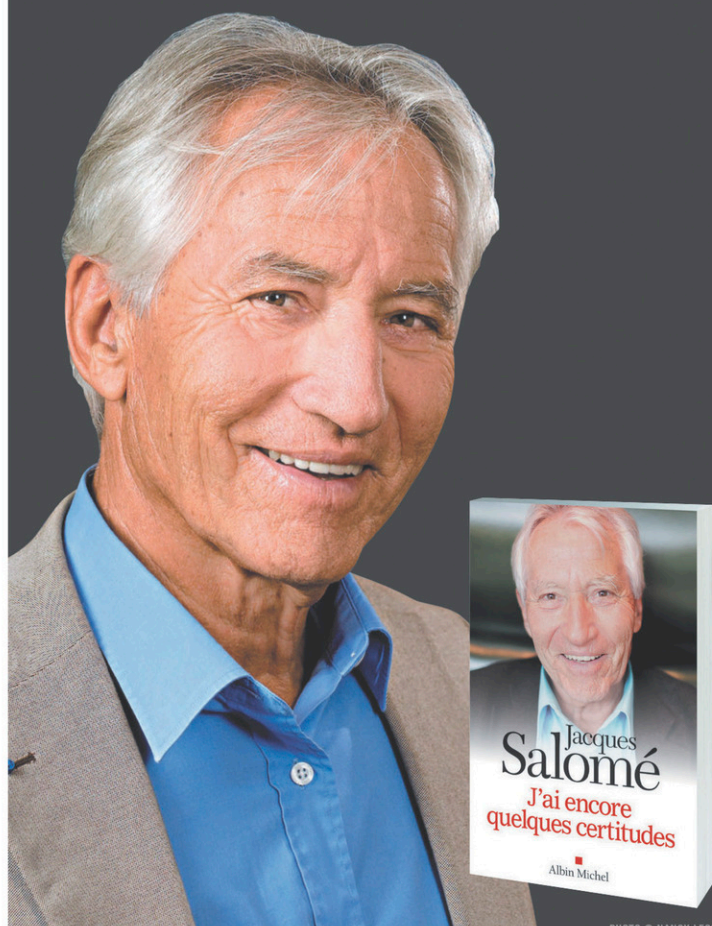


PHOTO © HANCI LESSARD

Patricia MacDonald

18 novembre De 19h00 à 20h00

19 novembre De 10h00 à 12h00

De 14h00 à 16h00

20 novembre De 12h00 à 14h00

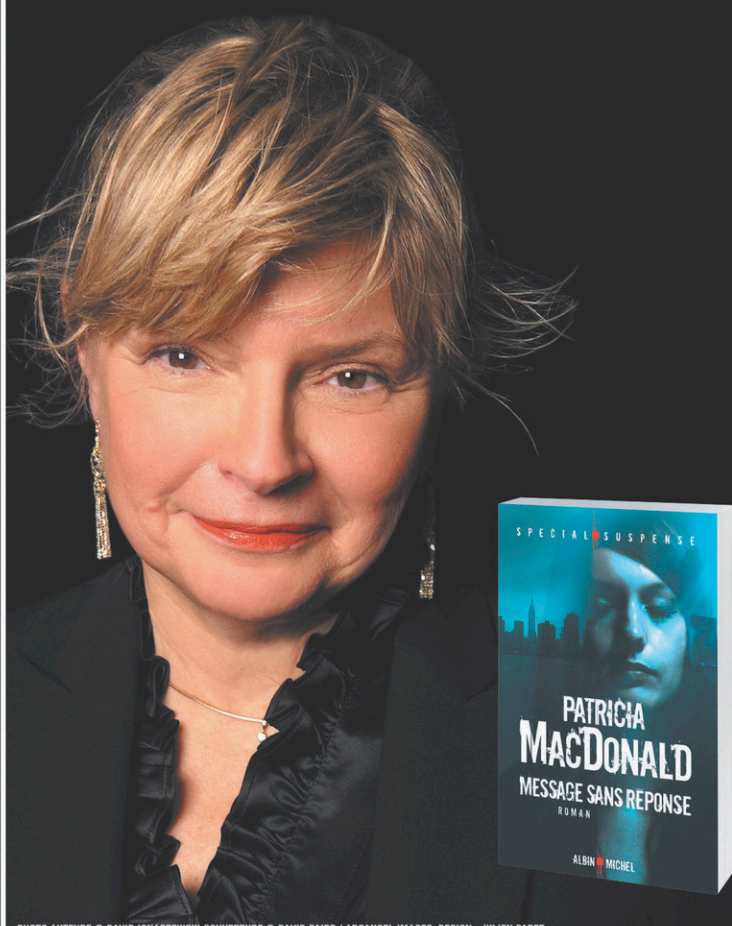


PHOTO AUTEUR © DAVID IGNAZEWSKI COUVERTURE © DAVID PAIRE / ARCANDEL IMAGES. DESIGN : JULIEN PAPET.

Eric-Emmanuel Schmitt

19 novembre De 11h00 à 13h00

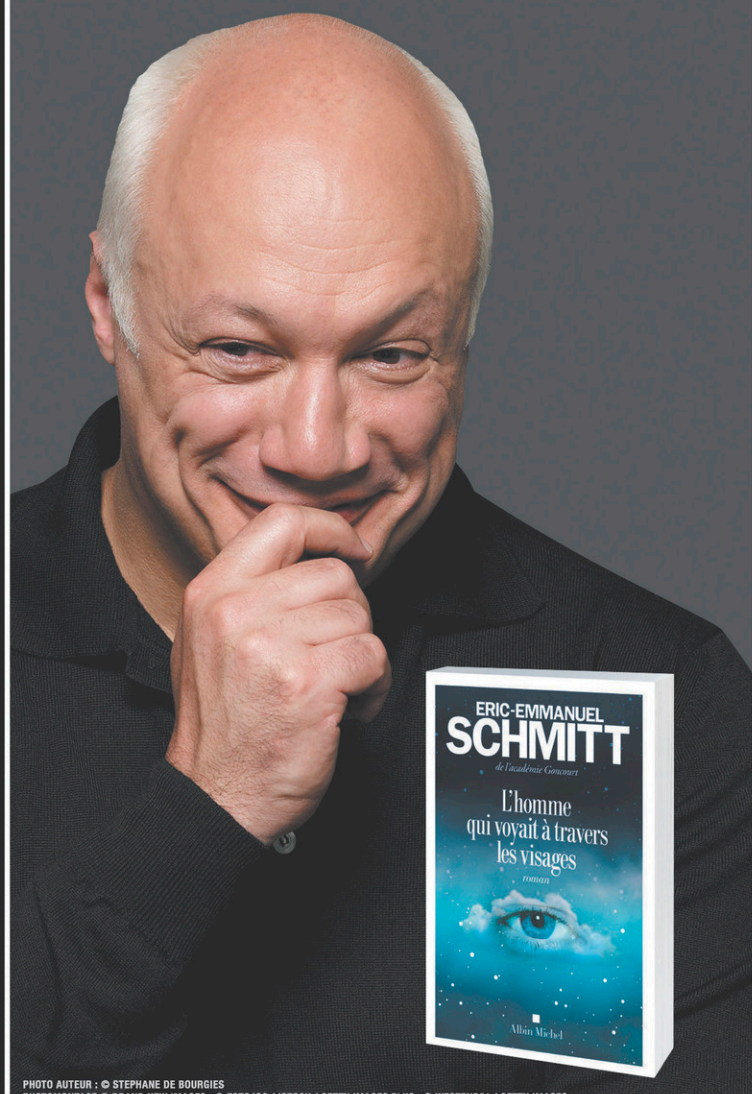


PHOTO AUTEUR : © STEPHANE DE BOURGIES PHOTOMONTAGE © BRAND NEW IMAGES : © FOTOGIO / ISTOCK / GETTY IMAGES PLUS : © WESTEND1 / GETTY IMAGES.

Des rencontres remarquables

Stand 546

Au Salon du livre de Montréal

Albin Michel